DIMANCHE ILLUSTRÉ

SEIZIÈME ANNÉE. — N° 782 — 75 CENT. — 20 FÉVRIER 1938

Un gros chagrin

— Hep là !... Vous n'avez pas réglé vos soucoupes !...

— C'est exprès... je bois pour oublier !...

(Dessin inédit de L. KERN.)

La bonne aventure

— Il y a dans votre vie une brune qui vous a fait souffrir, mais maintenant, je vois une blonde qui vous rendra très heureux !...

— Ça m'étonnerait... c'est la même... elle s'est fait teindre !...

(Dessin inédit de MARCEL PRUNIER.)

Girolle et Morillon

(Dessin inédit de JULIUS.)

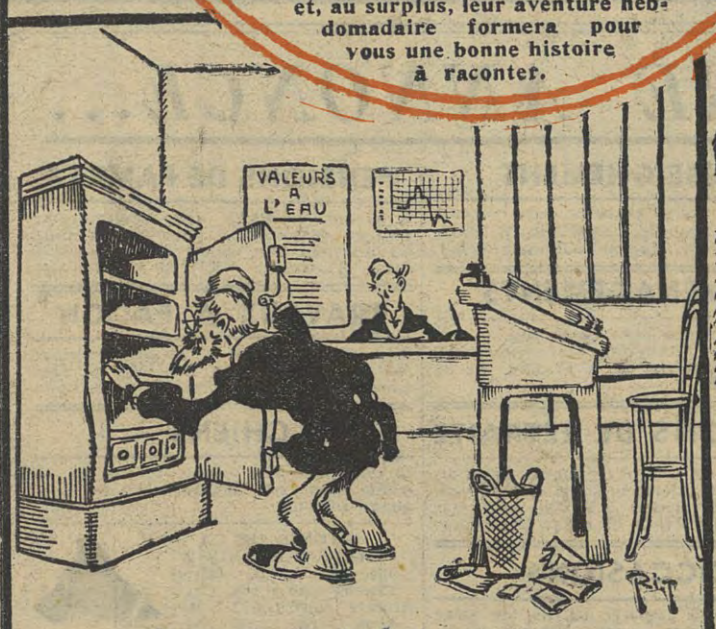
NOUS vous présentons aujourd'hui Girolle et Morillon, deux nouveaux autant que bien curieux personnages dont vous lirez, chaque semaine à cette place, les facétieuses aventures. Elles ne contribueront pas peu, en cette époque difficile, à vous dérider et, au surplus, leur aventure hebdomadaire formera pour vous une bonne histoire à raconter.

Pièce de musée

— Cher ami ! vous n'avez donc plus de bonne ?...

— Si... mais sous prétexte que c'est une perle, ma femme l'a exposée au Salon des Arts ménagers !...

(Dessin inédit de MARS-TRICK.)



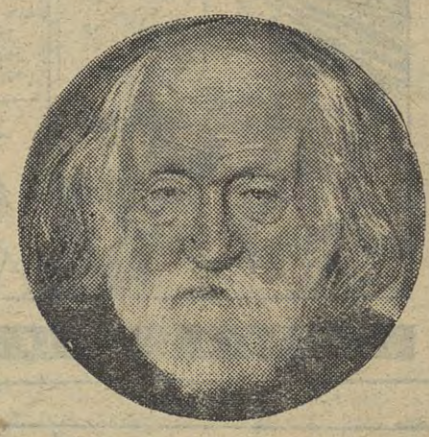
Inquiétude

Le caissier : « Ça finira mal, ici, dans cette banque ! Voilà déjà trois fois qu'on me vole mes chaussons fourrés dans le coffre-fort !...

(Dessin inédit de G. RIT.)

Dans ce numéro :

CHARLES TELLIER
le "Père du Froid"



Lire, à la page 5, le captivant roman de la vie de ce savant illustre, qui eut davantage à lutter contre la malignité des hommes que contre les forces de la nature.

◈ ◈ ◈

C'EST LA FRANCE QUI POSSÈDE...

...le plus magnifique ensemble de musées artistiques ou historiques. (Voir, p. 15, l'article de H. de Fels.)

◈ ◈ ◈

ANTOINE ET CLEOPATRE

Couple entre tous célèbre et dont la captivante histoire est relatée à la page 11.

◈ ◈ ◈

Êtes-vous pour ou contre...

L'ÉMANCIPATION DES FEMMES ?

C'est un débat entre nos lecteurs.

TARIF DES ABONNEMENTS

	Six mois.	Un an.
France, Colonies. ..	19 fr.	37 fr.
Belgique	22 fr.	42 fr.
Étranger	38 fr.	73 fr.

DIMANCHE-ILLUSTRE

Tél. : Provence 15-22, 23 ou 24 - Administration, abonnements : 20, r. d'Enghien, Paris-X^e - C^te chèques post. n° 5970

EN VENTE PARTOUT LE VENDREDI

SERVICE DE PUBLICITE : 118, Avenue des Champs-Élysées PARIS
Téléphone : Élysées 65-94 à 65-98

Son Carnet de bal restait affreusement vide !

Que tout votre corps soit — comme votre teint — «en pleine beauté»

Avec les modes si révélatrices d'aujourd'hui, Madame, vous devez avoir — de la tête aux pieds — une peau douce et satinée. Est-ce si difficile? Non! Il vous suffit d'employer le savon Palmolive, même pour votre bain. Il est si bon marché! Et vous serez tellement ravie de voir tout votre corps bénéficier de l'action adoucissante de l'huile d'olive!

Palmolive affine et assouplit l'épiderme, car sa mousse onctueuse le baigne et le pénètre. Tous ses pores sont admirablement nettoyés et dégagés. Ils peuvent enfin respirer à l'aise. Un bain Palmolive sera chaque fois pour vous un bain de beauté. Il vous assurera cette éblouissante carnation que les hommes préfèrent au maquillage.

Rien n'a jamais pu remplacer l'huile d'olive pour sauvegarder la fraîcheur du teint

EMPLOYEZ AUSSI LE SHAMPOOING PALMOLIVE : IL DONNE À VOS CHEVEUX FORCE, LUSTRE, SOUPLESSE!

Si votre voiture est trop petite, confiez-la à Jérome, il vous l'agrandira

JÉROME en agrandissant vos petits clichés vous fera obtenir des résultats merveilleux. Un agrandissement 9 x 14 pour 1 f. 25

Notez bien les renseignements suivants : 1° Commande minimum de 4 agrandissements : 5 Frs. 2° Ces agrandissements peuvent être tirés sur 4 clichés différents. 3° Envoyer toutes pellicules ou plaques, mais pas d'épreuves. 4° Joindre mandat à la commande, plus 1 Fr. par groupe de 4 agrandissements (port France et Colonies). 5° Et, surtout, votre adresse exacte et lisible.

JÉROME S. A. JÉROME Service 18 48, Boul. de Strasbourg (10e)

MAUX DE PIEDS

Plongez ce soir vos pieds enflés, enflammés, meurtris par les CORS, œils de perdrix ou callosités, dans un bain de pieds chaud aux saltrates. L'oxygène guérisseur qui se dégage instantanément des Saltrates Rodell pénètre dans la peau, calme les douleurs, réduit les enflures et amollit les cors à tel point que vous pouvez ensuite les "cueillir" avec les doigts, en entier avec leurs racines. Résultats garantis ou argent remboursé. - Saltrates Rodell, toutes pharmacies. - Prix modique.

GRATUITEMENT. — Grâce à un arrangement spécial, il sera adressé à tout lecteur de ce journal un bon échantillon de Saltrates Rodell et le précieux ouvrage illustré du Dr Catrin sur les divers emplois de ce merveilleux traitement. Faites la demande aujourd'hui à la Pharmacie Normale (Service 61-C), Rue Drouot, 19, Paris. N'envoyez pas d'argent.

PLUS DE POUSSIÈRE NI DE FATIGUE !

Le balai O-Cedar recueille et retient la poussière — Fait en une heure le travail d'une matinée. Passe partout, sans effort.

LE BALAI O-Cedar

RELIEUR MOBILE
fabriqué spécialement pour conserver
DIMANCHE-ILLUSTRÉ

Couverture élégante et solide, dos souple, coins peau, titre et filet or sur le plat, pouvant contenir une année au moins. Sans collage, perforation ni mécanisme, pose et retrait de chaque fascicule *sans déranger les fascicules voisins*

PRIX DES RELIURES

Dans nos bureaux, 20, rue d'Enghien, Paris	25 fr.
PAR COLIS POSTAL	
Département	32 fr.
Corse, Algérie (gare)	33 fr.
Tunisie ou Maroc (gare)	34 fr.
Belgique (gare)	36 fr.

TOUS LES MERCREDIS

Le journal de TOTO

12 pages en couleurs

60 CENTIMES

UN JOURNAL QUI PASSIONNE LES ENFANTS

Des histoires en images, des jeux, de l'aventure !

LECTEUR BON POUR CONSULTATIONS CONCOURS TRAIN-RADIO ETC. DIMANCHE ILLUSTRE

A DECOUPER

TARIF UNIQUE: 12 francs la ligne de 32 lettres, signes ou espaces (vignette facultative).

Minimum : deux lignes par insertion.

Les textes et clichés à insérer doivent parvenir à nos bureaux au plus tard le vendredi matin pour le vendredi suivant.

Les petites annonces sont payables d'avance. Joindre à la demande d'insertion le montant des annonces en chèque, mandat ou chèque postal à Excelsior-Publications, 118, avenue des Champs-Elysées. (C.C. postaux : 5970 Paris.)

Les Petites Annonces de « Dimanche-Illustré » sont reçues à nos bureaux, 118, avenue des Champs-Elysées ; 18, rue d'Enghien ; au Hall d'Informations, 5, boulevard Montmartre, et à l'Actual P.-P.-Excelsior, 100, Faubourg Saint-Antoine.

DIMANCHE-ILLUSTRÉ ANNONCE...

BONNES ADRESSES

Alimentation

LES RAVIOLIS C'EST EXQUIS
Les RAVIOLIS L.P.P.
sont les plus réputés
(Mode d'emploi joint à chaque douz. avec sachet Parseman)
19, bd Raspail, Paris-VII^e. Littré 24-22.
la maison du «Poulet préparé»

Semelles hygiéniques

CONFORT DES PIEDS
Comme sur un tapis
DURANT FROID ET PLUIES
Demandez à votre fournisseur des Semelles intérieures.
Allibert
Monestier-de-Clermont.

Literie

LA MATELASSURE FRANÇAISE
Maison spécialisée dans toute la literie. Matelas et sommier pris le matin, rendus le soir. 56, r. Miromesnil. Anj. 37-54

Ameublement

Au MONT-SAINT-MICHEL
Grds Magasins d'Ameublement
Spécialisés dans le genre RUSTIQUE
Gd Choix d'ARMOIRES Normandes et Anciennes, Fabr de Tables à tirettes. Catal. fco sur demande. 104, rue de Rennes, Paris (6e arr.).

Vins

HERMITAGE
"Cuvée du Dauphin"
M. CHEVAL, propriétaire
à TAIN-L'HERMITAGE (DROME)

CHAMPAGNE DE VALTINSOY, EPERNAY RECHERCHE AGENTS.

Gd vin du Médoc (orig.) Chât. Fellonneau-Macou, caiss. ou fûts. C. Baillargeau, propriétaire.

Machines à coudre

MACHINES A COUDRE MOTEURS ELECTRIQUES
BRUNSWICK
33, boulevard de la Villette (10e)

ENSEIGNEMENT

STENO cours gratuits par corresp. Renseig. : SERVIR, 21, montée de Bel-Air, Vaison-la-Romaine (Vse).

DÉMÉNAGEMENTS

Déménagements Nord, Ardennes, Tours, Vienne, Lot, Aveyron, Marseille, Jura, Châlons, Brucelle, 28, r. Sorbier, Paris. Ménil. 60-71.

MAISONS DE RETRAITE

Maison de retraite pr personnes âgées dirigée pr infirmière, ts soins médic., pension compl., chamb. à 2, 450; seul, 500, 600, 650. Mon Repos, Chauffry (S.-et-M.).

OCCASIONS

LA GRANDE USINE, 62, av. de Saxe (15e), est restée la seule Maison Française assez sûre de la qualité de sa fabrication pour offrir 10 ans de garantie sur facture. Choix imm. Prix de gros. Facilités de paiement.

RUBIS Achat or, 16f80. Bijoux, brill. tr. cher, dentiers or. Dégag. Argenterie. 37, r. Rome (face g. St-Laz.)

OR brill. SIMONO, 24, Fg-Montmartre (1er ét.). Achète et vd aux meill. prix.

PENSIONS DE FAMILLE

A 50 km. de Paris, dans pavillon tout confort, on prendrait pensionnaire dame ou monsieur âgé, même infirme ou souffrant. S'adresser : Tél. 10-43. MELUN.

TRAVAUX A FAÇON

Tapissier à façon : sièges, rideaux, tentures, tapis. Prix modérés. — Desvachez, 7, rue Léon-Cogniet, Paris (17e)

CHIENS

Loulous oranges blancs, toutes tailles, même nains par champ. : chiots. Longeon, Lisieux

CHENIL DE LA MAISON-BLANCHE
184, av. d'Italie, Paris.
Chiens ttes races. Catal illustré contre 5 fr. timbres. Garde, luxe, utilité.

C. 5 fr. mandat, demande catalog. illus., ttes races. Chenil, 184, av. d'Italie, Paris

RECHERCHES

DUBLY Ttes missions. Filat. p. exinsp. Enq. av. et apr. mar Eur. 52-39. Const. preuv. p. divorces rapid. 121, r. St-Lazare, face Hôt. Terminus

AA-6108 93/1594/1

DIMANCHE ILLUSTRÉ

ENTRE NOUS
par CLÉMENT VAUTEL

MALGRÉ UNE ENTENTE de plus en plus cordiale, les Anglais nous lancent parfois ce brocard :

— Mangeurs de pattes de grenouille !

Les pattes de grenouille sont-elles un plat inavouable ? Ceux qui les aiment vont répondre :

— Les Anglais ne savent pas ce qui est bon.

A vrai dire, nombre de nos voisins ne font pas fi de ce chef-d'œuvre de notre cuisine méridionale. Au lendemain de l'armistice, j'ai vu, dans un célèbre restaurant de la rue Montorgueil. M. Lloyd George déguster, avec des amis britanniques, des pattes de grenouille dont le parfum caractéristique remplissait toute la salle.

— Les Anglais se sont donc convertis ? demandai-je au patron de l'établissement.

— Je compte parmi mes clients, me répondit-il, le maréchal Douglas Haig, M. Churchill, lord Derby et... le prince de Galles. Ils adorent les pattes de grenouilles et les escargots.

Les escargots sont aussi traités avec mépris par les Anglo-Saxons, y compris ceux d'Amérique. Mais cette injustice n'est pas le fait de tous les neveux et nièces de l'oncle Sam. C'est ainsi que miss Lea Rogart, qui habite l'Arkansas, vient de demander au maire de La Rochelle la recette des « escargots à la bourguignonne » et celle des « escargots à la poulette ». Je ne sais pourquoi ce magistrat municipal a été choisi pour donner cette consultation gastronomique. Vous me direz qu'un maire tient la queue de la poêle et que la politique est une manière de cuisine... Quoi qu'il en soit, satisfaction fut donnée à miss Lea Rogart, et il y a des Américains guéris — ou qui le seront bientôt — d'une absurde prévention contre les délicieux gastéropodes auxquels la Bourgogne a toujours donné — en principe — le jour.

Cette question de mangeaille a son importance en ce qui concerne les relations internationales.

D'abord, parce que la diplomatie a des rapports étroits avec l'art de bien manger.

— Le premier devoir d'un ambassadeur, disait Talleyrand, est de s'assurer les services d'un bon cuisinier.

Et puis, c'est souvent par des appellations d'origine alimentaire, que les peuples se surnomment entre eux, ce qui ne va pas sans intentions plus ou moins désobligeantes de la part des uns, de protestations parfois violentes de la part des autres.

C'est ainsi que nous appelons nos voisins d'outre-Rhin « mangeurs de choucroute » et ceux d'au-delà des Alpes « mangeurs de macaroni ». Et voilà, pour un peu, la guerre allumée... Il ne s'agit cependant que de plaisanteries bien innocentes, mais les peuples sont encore plus susceptibles que les individus. Songeons-y quand nous nous abandonnons à notre goût national pour la blague...

à tous les échos...

LE CROIRIEZ-VOUS ?

L'ARTICHAUT est un végétal des plus sympathiques, dont la consommation convient, dit-on, particulièrement aux personnes ayant le foie malade. A-t-il cet organe essentiel en mauvais état, ce ravissant papillon qu'on nomme Vannesse-Belle-Dame ou Vanesse du Chardon au cours de certaines années, cause de véritables désastres dans les cultures d'artichauts de nos départements méditerranéens ou algériens. Mais, on n'avait jamais vu autant de Vanesses de cette espèce qu'il s'en est présenté au printemps 1924, dans le sud de la Californie. En n'importe quel point de l'espace, on pouvait compter de cinquante à cent individus à la minute, volant à la vitesse de quelque vingt-cinq kilomètres à l'heure, depuis l'aurore jusqu'au crépuscule, sur une superficie de 3.500 kilomètres carrés. Il y avait, par conséquent, vivant à un moment donné, dans trois comtés du sud de la Californie, plus de papillons du chardon qu'il n'y a d'êtres humains dans le monde entier.

(*Reproduction interdite.*)

LA COMÉDIE-FRANÇAISE EN EGYPTE...

UNE PARTIE *de la troupe de la Comédie-Française a été donner en Egypte une série de représentations.*

Au Caire surtout, le succès fut triomphal. Tous les soirs, on affichait : « Il n'y a plus de places ! »

M. Maurice Escande, une des vedettes de la troupe, ne donna jamais autant d'autographes ! et sur les objets les plus hétéroclites.

C'est ainsi qu'il fut invité à mettre son nom sur un... sarcophage.

— Me voilà passé... à la postérité ! disait en riant, à son retour, le charmant acteur.

ET PUIS VOICI DES FLEURS...

LE ROI D'ALBANIE, *Ahmed Zogou, plus familièrement Zog Ier, doit épouser prochainement la belle comtesse hongroise Géraldine Apponyi, la « Cendrillon moderne ».*

Ahmed Zogou vivait jusqu'ici très retiré dans son palais de Tirana.

Cet homme énergique, et qui a vis-à-vis de ses adversaires les réactions les plus brutales, a toujours aimé les fleurs. Son grand passe-temps est la culture des roses.

Et rien qu'au parfum, il sait reconnaître les vingt-sept spécialités de roses qu'une cinquantaine de jardiniers entretiennent dans l'enceinte royale.

La future reine adore, elle, les œillets !...

Voilà du travail pour les jardiniers de Tirana !

LA VILLA SOUS GLACE...

LE CHANCELIER FÉDÉRAL VON SCHUSCHNIGG *et le Führer-chancelier Hitler sont demeurés dix heures en conversation à Berchtesgaden, dans les Alpes bavaroises, où M. Hitler possède une villa magnifiquement ordonnée.*

A l'origine, simple chalet, la « villa » de Berchtesgaden est devenu un véritable palace avec ascenseur intérieur ; et le Führer a même à sa disposition un poste émetteur de T.S.F.

Circonstance plus curieuse, on sait que le chef du IIIe Reich fait fi des mondanités et du chic. Sa tenue est des plus simples... Il n'y a aucune glace à l'intérieur de la villa de Berchtesgaden...

VILLES TENTACULAIRES...

LE GLOBE TERRESTRE *comptait en* 1935-1936 *quelque* 1.900 *millions d'habitants.*

Il en comptera cette année, environ, 2.400 *millions.*

L'accroissement de la population mondiale monte à la cadence de : 1,1 % *en Europe ;* 1,2 *en Afrique ;* 1,8 *en Asie ;* 2,2 *en Amérique ;* 3,3 *en Océanie.*

Les campagnes se dépeuplent au profit des villes tentaculaires ; en l'an 2.000 *les statisticiens, en tenant compte de cette progression, estiment que New-York comptera* 200 *millions d'habitants ; Londres,* 80 *; Paris,* 50... *Mais les statisticiens se trompent si souvent, lorsqu'il s'agit de l'avenir !*

DROLE DE SYSTÈME !...

ON SAIT COMBIEN *nos amis Anglais sont traditionalistes.*

On ne s'étonnera pas quand on saura que, depuis quinze ans, dure une campagne, outre-Manche, en faveur de l'adoption du système métrique.

Mais les autorités persistent dans leur système archaïque.

Les poids et mesures demeurent variables selon les circonstances, les marchandises.., et l'acheteur ! Et le service des fraudes est sur les dents !

C'est ainsi qu'une « stone » égale quatorze livres quand il s'agit du poids d'un homme, huit livres s'il s'agit de viande de bœuf, seize livres pour du fromage, quatorze livres encore quand il s'agit d'une vente de marchand à marchand, etc.

Pauvres inspecteurs des fraudes britanniques !

On comprend qu'ils attendent impatiemment le système métrique. A défaut du système D !

A LA RECHERCHE D'UN PORT...

LES SOUVERAINS BRITANNIQUES *viendront dans quelques semaines à Paris.*

Et déjà le protocole s'affaire.

Où logera-t-on les souverains à Paris ? Par quelle gare arriveront-ils ? Et enfin où débarqueront-ils sur le sol français ?

Cette dernière question est d'ailleurs du ressort également, des autorités navales britanniques.

Elle est difficile à résoudre.

Calais paraissait désigné ; mais le port ne correspond pas au tirant d'eau du vieux yacht royal Victoria and Albert.

Alors on hésite, à Londres, entre Dunkerque et Boulogne... Mais c'est Dunkerque qui parait l'emporter...

RÉFLEXIONS
par FRANK CRANE

TRAVERSANT certains villages, le dimanche, les citadins sont surpris de voir les habitants assis devant leur porte, s'amusant à la vue des passants, fournissant à ceux-ci un sujet de distraction.

Se délasser en plein air, mais à l'abri des regards curieux, est un des plaisirs dont les citadins se trouvent le plus privés. L'idéal, à cet égard, sont les jardins, les patios entourés de murs, tels que l'Espagne ou l'Italie en donnent tant d'exemples.

Le jardin est caché à tous les yeux, mais il est ouvert au ciel. Vous êtes chez vous tout en étant dehors, deux choses qui ne vont généralement pas ensemble.

A certains moments de la vie, être loin de tous les yeux devient une nécessité. Le monde pèse sur nos épaules, il use nos nerfs. Nous avons besoin d'être en face de nous-mêmes, de trouver la solution à certains problèmes.

Mais si la terre nous gêne, il en va tout autrement du ciel. Les étoiles entrent dans les réflexions d'un homme qui pense, elles ne troublent en rien sa méditation.

Par contre, il est impossible de s'abandonner à ses réflexions si l'on n'est pas coupé du reste du monde. C'est pourquoi la partie essentielle d'un jardin est un mur, qu'il soit de pierre ou de verdure dressé entre soi et le reste de la terre.

Avoir un pan d'azur au-dessus de sa tête équivaut à ouvrir son âme à Dieu ou à ces influences qui viennent à nous de l'au-delà. Dans la paisible contemplation d'un jardin tendu d'un bout de ciel, il est un bienfait à quoi rien ne se peut comparer. Avec le téléphone, la radio et tous les modes de communication dont nous a dotés le progrès, le monde extérieur se glisse sans cesse entre nous et le monde invisible. Dans un jardin, nous trouvons cet isolement indispensable qui nous met en contact avec l'au-delà.

Pascal a écrit que tout le malheur des hommes venait de ce qu'ils ne pussent se tenir en repos dans une chambre. Un jardin vaut mieux qu'une chambre : il n'a pas de plafond. De là vient ce sentiment d'infini qui baigne l'âme, et lui permet d'atteindre les cimes par la vue du ciel.

Certains m'objecteront les intempéries, le froid, la chaleur, qui mettront obstacle à mon beau projet. Je répondrai que par un temps idéal, vous trouverez des gens enfermés dans une chambre, alors que devant eux s'étend le plus beau jardin du monde. Sans vivre toute l'année sur la Côte d'Azur, l'amateur de plein air peut connaître de bien belles heures, au long des saisons, dans les jardins des pays les moins favorisés par le climat.

le point de vue de l'astrologue

PREVISIONS POUR LA SEMAINE. — *DIMANCHE, 0 à 12 heures.* — Redoutez-vous ou recherchez-vous le nombre 13 ? C'est le tarot astrologique égyptien qui, il y a cinq mille ans, infligea à ce nombre une réputation détestable. Et, fait curieux, il semble qu'il faille en tenir compte dans le choix du prénom d'un nouveau-né. Il y a une fatalité mathématique... Ce matin, Uranus nous suffit. Saturne s'en mêlant la période sera maussade et dangereuse.

12 à 24 heures. — De 19 à 21 h. 30, tout ira bien. Mais de 12 heures à 19 heures et de 21 h. 30 à minuit, malchance partout.

LUNDI 0 à 12 heures. — Mercure-Neptune sèment l'étourderie, les troubles de l'esprit, l'imprudence, mais rien de bien sérieux. Pas d'affaires d'argent surtout !

12 à 24 heures. — Calme serein. Aucune influence astrale. Dans ce cas le lundi, jour de la Lune, inflige souvent la « flemme ». Peu d'entrain, chance moyenne.

MARDI, 0 à 12 heures. — Jusqu'à 6 heures, Lune-Soleil sèment la discorde. Mais un excellent Saturne survient. Grande chance pour ce qui touche aux produits du sol, aux immobilières.

12 à 24 heures. — Après-midi contraire à l'amour, soirée fertile en accidents. En général, déveine.

MERCREDI, 0 à 12 heures. — Fort bon réveil par Jupiter et, grâce à Mars, chance partout. Activité, entrain. Favorable à toute entreprise, surtout matérielle.

12 à 24 heures. — Jusqu'à 17 heures, instabilité d'esprit, étourderies, gaffes à redouter. Soirée raisonnable et sage.

JEUDI, 0 à 12 heures. — Mercure-Uranus animent cette matinée. Propice aux recherches scientifiques et voyages.

12 à 24 heures. — De l'entrain, vivacité d'esprit. Créez vos modèles ! Attention de 18 à 20 heures. Le grinchomètre est en hausse ! Mais soirée charmante !

VENDREDI, 0 à 12 heures. — Uranus se civilise et ajoute au sourire de Vénus. Gaieté, chance. Science, art, élégance sont favorisés. Mais tenons notre langue au déjeuner... si possible...

12 à 24 heures. — Jusqu'à 14 heures les paroles sont intempérantes. Puis, le calme renaît. Ni heur, ni malheur. Le dîner sera fort aimable. Propre aux invitations, réceptions, fêtes de famille.

SAMEDI, 0 à 12 heures. — Soleil, un peu « vaseux », nous éveille grognons. Réagissons. Après 9 heures, train-train coutumier. Rien d'excitant. A chacun sa chance !

12 à 24 heures. — Période très gaie dans l'ensemble. Vers le dîner, quelques querelles d'amoureux. Si peu ! Soirée endiablée ! Les premiers appels du printemps tout proche... — J. E.

l'opinion de l'astronome

PREVISIONS POUR LA SEMAINE. — *Les taches solaires, qui sont comme des trouées dans l'écran de la photosphère, impressionnent électriquement notre atmosphère terrestre, comme on a pu le constater à la fin de janvier qui fut si perturbée après le passage d'une immense tache de* 200.000 *kilomètres carrés. Ces perturbations se renouvelleront, avec une moindre intensité, durant la semaine sous revue, parce que ces foyers actifs solaires reparaîtront au méridien central de l'astre.*

DIMANCHE. — *Le temps est d'abord sec et froid le matin ; puis bourrasques pluvieuses suivies d'un sensible abaissement de la température, sauf dans le Midi et le Sud-Est qui sont à l'abri de cette perturbation.*

LUNDI. — *Amélioration générale. Le ciel se dégage par le Nord et un froid sec est probable dans la plupart des régions après brume matinale. Quelques chutes de neige sont possibles aux altitudes élevées et des gelées dans les vallées.*

MARDI. — *Sous l'influence des vents du Nord, le temps reste sec mais froid.*

MERCREDI. — *Une dépression apparaît sur les côtes de Bretagne et traverse le pays d'Ouest en Est : mais elle ne touche que les régions situées au Nord d'une ligne Nantes-Belfort.*

JEUDI. — *La dépression signalée hier aura disparu. L'atmosphère se refroidit sous l'influence des vents du nord-ouest. Gelées locales probables. Beau temps général, sec et froid.*

VENDREDI. — *Temps assez beau et moins froid, en raison de l'orientation des vents vers le Sud. Ciel clair le matin, se couvrant dans la soirée.*

SAMEDI. — *Continuation du beau temps, calme, clair, sec mais frais dans l'Ouest, le Centre et la région parisienne. Ailleurs ciel couvert ou légèrement pluvieux. Néanmoins on peut prévoir une hausse générale de la température par vent du Sud ou du Sud-Ouest.* — A. J.

NOS CONTES D'ACTION...

ENTRE DEUX FEUX

par FRÉDÉRIC HAZLITT BRENNAN

Vous êtes bien le caporal Peter Winterich ?

— Oui, mon colonel. Ça s'écrit avec un « H », mon colonel.

— Vous êtes accusé d'avoir quitté Shanghaï sans permission du 27 février au 4 mars. Est-ce vrai ?

— Heu... Je ne pensais sûrement pas être resté aussi longtemps que ça, mon colonel.

— Pouvez-vous expliquer votre absence ?

— Oui, mon colonel. Vous savez, j'étais de garde au poste de sentinelle n° 7, juste à côté d'un marché chinois, près du pont de pierre de la rivière Soochow. Nous avions ordre de faire rebrousser chemin à tous les Chinois qui essaieraient de passer ce pont.

— Nous sommes au courant, caporal. Restez dans les limites de l'accusation qui pèse sur vous.

— Bien, mon colonel. L'après-midi, pendant que j'étais en train de discuter avec quelques Chinois qui voulaient traverser nos lignes, j'aperçois un groupe d'Américains au beau milieu du port. Comme je savais qu'à cette heure-là, les destroyers du Whangpoo allaient commencer leur bombardement habituel, je me suis mis à crier de toutes mes forces du côté des Américians, mais ils ne m'entendaient pas.

» Au même instant, le sergent Maloney passait l'inspection. Je lui dis : « Tim, il y a là des Américains. Que faut-il faire ? » Maloney me répond : « Eh bien ! il faut les sauver. » Mais un gros obus vient éclater juste à côté de nous. Boum ! Je tombe à la renverse ; je regarde Tim, qui était tombé aussi, et je m'évanouis.

» Quand je repris mes sens, j'étais dans une maison chinoise quelque part dans la Vieille Ville ; Tim était à côté de moi. On nous avait sans doute emmenés pour tirer de nous une rançon. Mais un beau jour, ayant trouvé l'occasion de tirer notre révérence aux Chinois, nous regagnâmes les lignes américaines. C'est alors que le capitaine nous a mis aux arrêts. Voilà la vérité, mon colonel.

— Très bien, caporal. Vous dites que vous avez vu un groupe d'Américains en danger ?

— Oui, mon colonel.

— Combien étaient-ils ?

— Cinq, je crois. Cinq ou six.

— Il y avait des femmes ?

— Oui, mon colonel. Il y en avait deux.

— Des enfants ?

— Non, mon colonel.

— Caporal, j'ai devant moi la déposition du sergent Maloney. Il certifie qu'il a vu huit Américains et parmi eux deux enfants. Avez-vous vu un petit infirme qui les accompagnait ?

— Non, mon colonel, mais si le sergent Maloney dit qu'il a vu un petit infirme...

— Hum !... Quelle rançon vos ravisseurs demandent-ils ?

— Dix mille dollars, je crois qu'ils ont dit. Mais je ne comprends pas très bien le chinois.

— Caporal, vous mentez !

— Qui ? Moi, mon colonel ?

— Oui, vous. Voyons. Pourquoi ne pas raconter simplement ce qui s'est passé ? Un témoin vous a vus, le 27 février, vous et le sergent Maloney, déguisés en mendiants, entrer dans un fort chinois, à quatre milles de Woosung. Est-ce vrai ?

— Mon colonel, puisque vous le savez... Oui, c'est vrai.

— Et vous êtes demeurés dans ce fort jusqu'au matin du 4 mars !

— Nous y sommes restés jusqu'à la retraite de Hueh Li Cheng, qui occupait le fort.

— Pouvez-vous nous expliquer pourquoi ?

— Eh bien !... Tim était obligé de faire ce qu'il a fait. Il avait une dette à payer à Hueh Li Cheng.

— Une dette à payer à Hueh Li Cheng ?

— Voici l'affaire : Tim est un bon garçon ; seulement, il est trop confiant et a trop bon cœur. Surtout avec les femmes. N'importe laquelle fait de lui ce qu'elle veut en versant quelques larmes. C'est à cause de ça qu'il a eu une histoire avec une jeune Russe qui s'appelle Olga, et avec ce Hueh Li Cheng.

— Laissons de côté la jeune fille ; parlez-moi plutôt de Cheng.

— Bien, mon colonel. Si vous préférez, je vais vous raconter l'histoire de Tim, et vous comprendrez tout de suite. Maloney est venu pour la première fois en Chine en 1929. Son détachement devait évacuer Tien-Hien, et le lieutenant qui le commandait lui donna l'ordre, ainsi qu'à deux soldats, de former l'arrière-garde. Tout se serait bien passé, si, en traversant la ville, on n'avait pas entendu, d'une fenêtre, une femme crier au secours. C'était cette Olga, mon colonel. Je vous l'ai déjà dit, Tim a le cœur sur la main ; il ne put pas résister à ces appels et il resta en arrière. Il fit signe à la jeune fille de descendre, et elle obéit sans se faire prier. Elle pleurait, elle tremblait. Elle expliqua qu'elle avait été au service d'un riche Chinois, et que ses maîtres, ayant quitté la ville, elle avait peur de tomber entre les mains des soldats ennemis.

» Au lieu de se hâter de rejoindre son détachement, Tim demeura à causer avec la jeune étrangère, et pendant qu'ils cherchaient le meilleur parti à prendre, arrive une bande de soldats chinois. A cette vue, Olga comprend qu'elle n'a plus qu'à se sauver, et elle s'enfuit à toutes jambes, laissant mon pauvre camarade interloqué.

» Vous savez, mon colonel, que les Célestes n'y vont pas de main-morte ; ceux-là, après avoir fait Tim prisonnier, voulaient tout bonnement le fusiller et ils allaient mettre leur dessein à exécution quand ils virent déboucher au coin de la rue une cinquantaine de leurs compatriotes, qui entouraient un beau palanquin. Dans ce palanquin, se trouvait Hueh Li Cheng.

» Hueh Li Cheng n'est pas général, mon colonel, c'est un mandarin, un petit bonhomme tout ridé, qui n'a pas loin de cent ans. Ce devait être un gros personnage dans le pays : il habitait une maison en pierre.

» Bref, Cheng fait arrêter sa litière, et demande la cause du rassemblement que formaient les soldats qui encerclaient Tim... Tim lui raconta son histoire et les malheurs de la jeune Russe qu'il avait voulu sauver. Il dut l'apitoyer, car le vieux mandarin se mit à discuter avec les soldats. Il les menaça, et Tim croit qu'il dut aussi leur promettre de l'argent, s'ils libéraient leur prisonnier.

» Les arguments de Hueh Li Cheng furent sans doute décisifs, car les Chinois relâchèrent Tim. Son sauveur le fit monter dans un palanquin, et l'emmena chez lui, où on le traita comme un prince.

» Oui, mais Tim avait perdu Olga, et les soldats chinois pillaient la ville. Sur les prières de Maloney, Hueh Li Cheng fit rechercher la jeune fille, qu'on retrouva assez facilement. Au bout de deux jours, Tim, qui était déjà amoureux d'Olga, voulut partir et l'emmener avec lui. Cheng s'y opposa, il préférait qu'elle restât chez lui où Tim reviendrait la chercher.

» Tim y consentit ; il avait foi aussi bien en son vieux mandarin qu'en la jeune fille. Olga, d'ailleurs, lui avait dit qu'elle était de bonne famille, qu'elle était très malheureuse, mais que ses parents avaient connu la richesse, autrefois. Pour prouver qu'elle disait vrai, elle fit cadeau à mon camarade d'une bague avec une agathe verte. C'est, je crois, la dixième femme que Tim...

— La cour n'a que faire de renseignements sur la vie privée du sergent Maloney.

— Je sais, mon colonel, mais c'est pour vous expliquer la conduite de Tim.

— Est-ce pour revoir cette jeune fille que le sergent Maloney s'est rendu au fort chinois, près de Woosung ?

— Non, mon colonel, mais Olga lui avait solennellement promis de lui écrire : elle n'en a jamais rien fait.

» Tim quitte donc Hueh Li Cheng en laissant la jeune Russe sous sa protection, comme je vous l'ai dit tout à l'heure. Il parvient à rejoindre son régiment, où ses chefs ne l'accueillent pas avec des compliments, vous le pensez bien.

» Quelque temps après, on nous donna l'ordre de nous diriger vers Schanghaï. Tim avait perdu toute trace d'Olga, il ne savait pas non plus ce qu'était devenu le vieux mandarin.

» Or, nous avions à peine débarqué que Tim apprend d'un journaliste que Hueh Li Cheng avait levé une armée qu'il payait lui-même et qu'il occupait un fort en amont de Woosung. Par la même occasion, il apprend que les Japonais s'apprêtaient à faire sauter tous les forts de la rivière !

» — Ce pauvre vieux Cheng, me dit Tim, il ne connaît rien à la guerre.

— Caporal, devons-nous comprendre qu'avec le sergent Maloney, vous vous êtes rendus au fort pour porter secours à Hueh Li Cheng ?

— Oui, mon colonel. C'était principalement pour ça, mais je crois que Tim cherchait aussi à avoir des nouvelles d'Olga.

— Comment avez-vous pu parvenir au fort ?

— Nous avons mis de vieux habits, et nous avons acheté un sampan pour remonter la rivière. Les Japonais n'étaient pas encore arrivés. Nous nous sommes cachés sous des buissons, et en arrivant à l'une des portes du fort, nous nous sommes constitués prisonniers. Bien entendu, on nous a amenés devant Hueh Li Cheng. Pour sûr, le Chinois a été surpris de voir Tim, cependant il paraissait très content. Il renvoya les officiers qui étaient là et dit à Tim : « Mon cher ami, je vous demande dix mille fois pardon : je devine ce qui vous inquiète ».

» Il finit par nous dire que l'ancien maître d'Olga, un Chinois aussi, avait l'intention d'épouser cette dernière dès qu'il aurait la permission de sa famille. Tous deux avaient quitté la ville et Olga avait refusé de revenir chez Hueh Li Cheng.

» Tim passait par toutes les couleurs pendant que le vieux lui racontait ça. Puis, Tim a demandé à Cheng pourquoi il se trouvait dans le fort, et pourquoi il voulait se battre contre les Japonais. « Je défends la cause de la Chine », répondit Cheng. Tim lui dit qu'il lui fallait quitter le fort et nous suivre. Cheng n'a jamais voulu. Il disait qu'il était vieux et prêt à rejoindre ses ancêtres, et qu'il voulait mourir dans le fort. Il parle bien et longtemps, le vieux Cheng, quand il s'y met. Il prétendait que Tim lui donnait un bon exemple de patriotisme, en venant dans un pays étranger, risquer sa vie pour protéger les Américains.

» Moi, je voulais laisser tomber Cheng et rentrer...

— Cheng savait-il que vous étiez des fusiliers-marins ?

— Oui, mon colonel. Il nous a offert de retourner à Shanghaï, en traversant les lignes chinoises, mais Tim pensait que Cheng lui avait sauvé la vie et qu'il se devait de rester dans le fort, s'il pouvait lui être utile. Quant à moi, je ne pouvais pas laisser Tim, c'était un trop bon camarade ! Alors, je suis resté aussi.

— En tant qu'invité de Cheng ?

— Pas tout à fait. Du côté de la rivière, on entendait les canons des croiseurs japonais qui bombardaient Woosung. Hueh Li Cheng n'avait que neuf cents hommes environ, et ses canons rouillés ne valaient pas quatre sous ; malgré cela, il essayait de faire couler, par un de ses Chinois qui en savait plus long que les autres, un destroyer japonais mouillé à quatre bons milles de là. Tous les matins, ce Chinois s'exerçait à tirer sur le destroyer. A la fin, Tim en était exaspéré. Si bien qu'un beau jour, il lui fait voir comment il faut pointer le canon sur le navire. Il n'avait pas d'idée derrière la tête, mais c'est ce fou de Chinois qui, en gesticulant, a fait partir le coup !

— Le destroyer a été touché ?

— Oui, mon colonel. Mais un peu haut. Une cheminée a été emportée. Ce n'était pas la faute de Tim. Il n'a rien contre les Japonais. Rien du tout.

— Oui, mais le combat était engagé ?

— Oui, mon colonel.

— Cheng a dû subir de fortes pertes ?

— Non. Nous étions dans des tranchées, hors des murs. Cheng n'a perdu que trois hommes.

— Hum ! Et ensuite ?

— Ensuite, mon colonel, nous avons reçu une note disant que le gouvernement de Nankin avait ordonné la retraite. Tim en a profité pour persuader Hueh Li Cheng que son devoir de patriote était d'obéir au gouvernement. Nous sommes donc tous partis le soir même. Juste à temps d'ailleurs. Le lendemain, les Japonais envoyaient une division aux trousses de l'armée de Cheng. Nous avons dit au revoir à Cheng sur la route qui sort de la Vieille Ville. Le pauvre vieux nous a pris les mains et s'est tapé sur le front, sans doute pour nous remercier. Nous étions tous bien tristes. Hueh Li Cheng parce que son pays était vaincu, Maloney parce qu'Olga l'avait trompé, et moi, parce que je savais ce qui m'attendait, après ce que j'avais fait. Au moment des adieux, Tim a encore demandé au Chinois si Olga...

(Lire la suite page 15.)

CADEAU la Gde Chartreuse à Voiron (Isère)
OFFRE pour 6 Francs (FRANCO)
2 Flacons de CHARTREUSE (JAUNE - VERTE)
Profitez de cette offre pour goûter la célèbre liqueur des PÈRES CHARTREUX
Joignez aux 6 Francs l'annonce avec nom du journal

TOUX
CATARRHES
BRONCHITES
CHRONIQUES
GOUTTES LIVONIENNES
TROUETTE-PERRET
en capsules

Elle n'osait plus se regarder dans la glace !

Aujourd'hui, guérie et heureuse de vivre, Mlle Béatrix nous écrit :

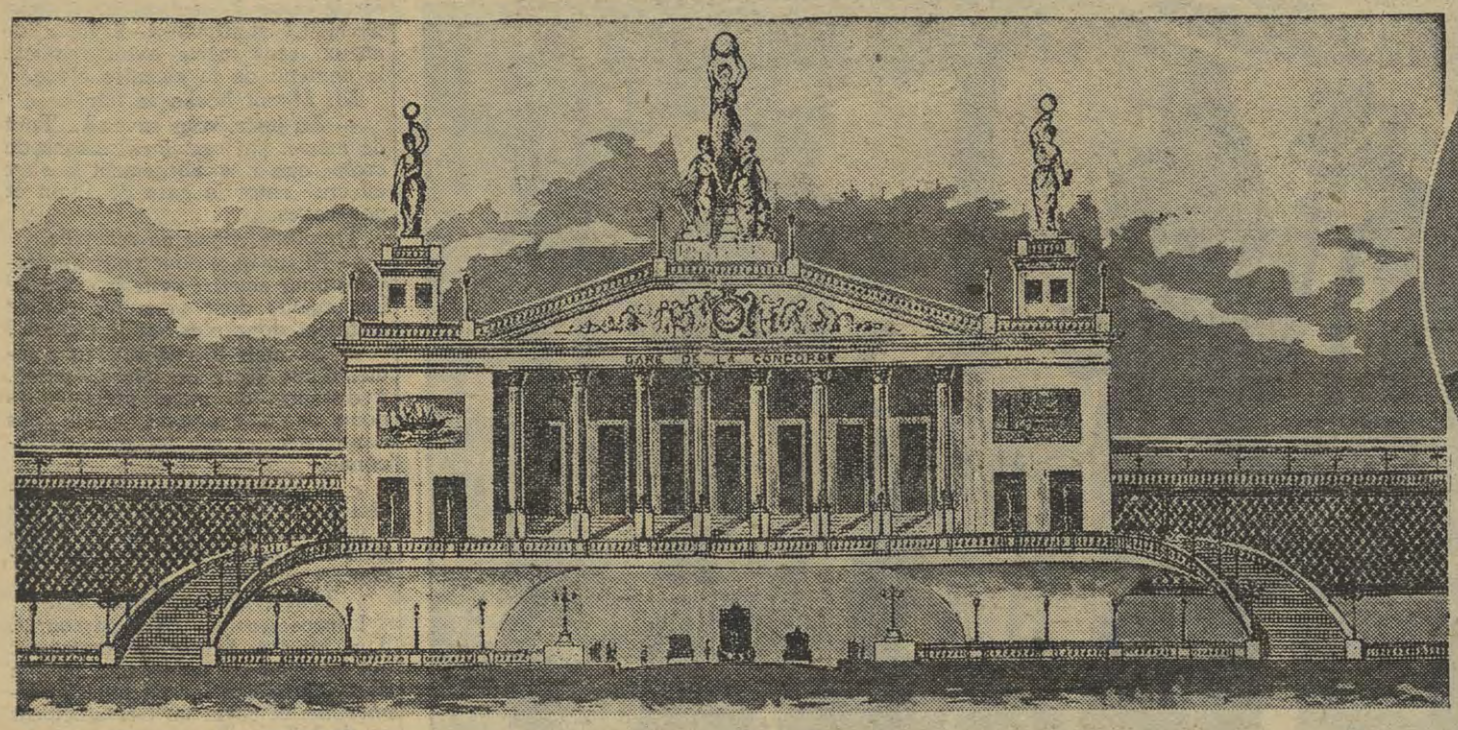
« Ma peau grasse me prédispose à l'acné. Cela commence par des points noirs, puis bientôt apparaissent des petits boutons rouges ! Je n'osais plus me regarder dans une glace ! J'ai tout essayé, sans succès ! Un jour, ayant vu à la vitrine d'un pharmacien la réclame de votre Pommade Cadum, je l'ai employée. A ma grande joie, l'acné a cédé ! Plus de boutons, de points noirs ! »

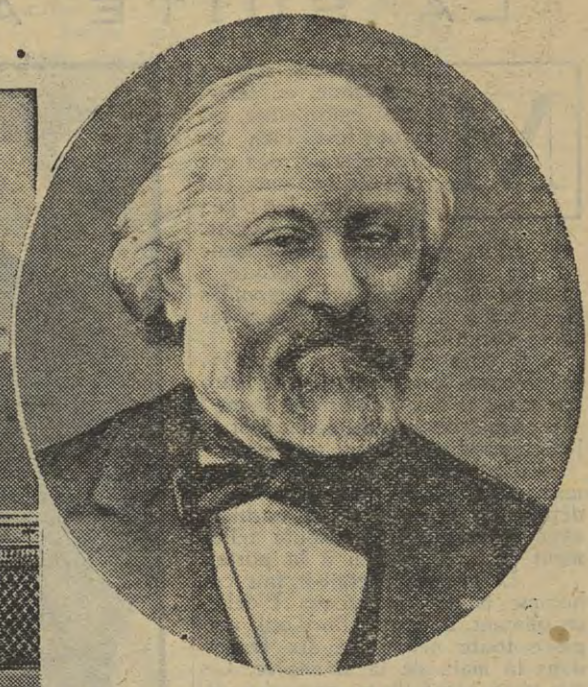
Mlle C. BÉATRIX
Chemazé (Mayenne)

Calmante, cicatrisante, astringente, la Pommade Cadum triomphe non seulement de l'acné, mais encore de l'eczéma, de l'urticaire, des furoncles. Le traitement n'est ni long ni compliqué...

IMPORTANT. — Essayez la Pommade Cadum à nos risques ! Si vous n'obtenez pas complète satisfaction, renvoyez la boîte ou le tube à moitié vide à Cadum, Courbevoie (Seine). Vous serez remboursé sans formalité ni discussion.

LES ROMANS DE LA VIE...





Un portrait de CHARLES TELLIER *et, à gauche, le projet de Métropolitain aérien, dans l'axe de la Seine, conçu par l'illustre inventeur. Cette maquette est celle de la gare prévue pour la Concorde.*

La vie ardente de CHARLES TELLIER

"PÈRE DU FROID"

par PIERRE THIBAUT

On a coutume d'aller chercher fort loin dans le passé les hauts exemples propres à tremper l'âme de la jeunesse. Voici, tout près de nous, une existence d'homme, une œuvre de savant, qui apparaissent comme une des plus pures et des plus éclatantes leçons d'énergie, de foi et de dignité morale qui puissent être proposées à la méditation des générations actuelles, trop enclines aux luttes férocement égoïstes pour la seule conquête de l'argent.

CE N'EST PAS sans une véritable émotion — on saura pourquoi tout à l'heure — que je vais tenter d'évoquer la vie de l'admirable pionnier de la science que fut Charles Tellier, universellement connu maintenant sous le nom de « Père du Froid » que lui décerna Pasteur.

Charles Tellier, né en 1828 à Amiens, passa sa jeunesse à Condé-sur-Noireau où sa famille possédait une filature. C'est dans ce gros bourg industriel qu'il poursuivit, parallèlement, ses études théoriques dans les livres, et ses études pratiques en conduisant et en réparant les machines.

En 1850, l'effondrement de la fortune paternelle l'oblige à devenir voyageur de commerce. Mais une flamme vivace brûlait en lui. Il était l'inventeur-né, le pèlerin d'inconnu que les embûches de la route ne peuvent détourner de sa mission. A peine installé à Paris, il imagine un *compteur kilométrique* pour les fiacres qui recueille l'admiration et... le refus de la *Compagnie des petites voitures*. Cet appareil eût, paraît-il, déchaîné la révolution dans le monde des colignons de l'an de grâce 1852. Ainsi mourut dans l'œuf le premier taxi.

Tellier ne fut pas plus heureux auprès de l'administration municipale lorsqu'il lui proposa un système de *dessiccation des vidanges par le feu* sous les espèces d'un appareil qui devait utiliser la vapeur produite par l'opération à actionner des *machines à air comprimé*, c'est-à-dire des sources constantes de *force motrice* où la cité entière eût pu puiser par le moyen de *canalisations souterraines*. On accusa Tellier de « vouloir faire sauter Paris ». On le traita de fou. Aujourd'hui l'air comprimé voyage partout, sous nos chaussées et sous nos trottoirs et Paris n'a pas encore sauté. Mais c'est l'air comprimé de l'ingénieur autrichien Popp...

Tandis qu'il multipliait ses inutiles démarches, on rapporta à l'infatigable chercheur un propos du fameux baron Haussmann, préfet de la Seine.

« La glace manque à Paris l'été quand les hivers sont doux, avait dit le préfet. M. Tellier devrait trouver le moyen de la fabriquer industriellement. »

C'est ce conseil d'Haussmann qui fut le point de départ des études de Tellier sur *le froid*.

De tous temps, il avait tenu en particulière estime *l'ammoniaque*. Les propriétés connues de ce gaz lui paraissaient susceptibles de multiples applications et il le soupçonnait d'en recéler d'autres qui se manifesteraient à la faveur d'un changement d'état.

Il songea donc à l'ammoniaque pour la production artificielle du froid et s'ingénia à le liquifier industriellement, ce que ni Faraday, ni Berzelius n'avaient tenté.

Après quelques essais, il obtint enfin un litre d'ammoniaque liquide dont la revaporisation et la réabsorption provoquèrent un froid assez intense pour transformer en un bloc de glace une masse d'eau environnante.

C'était le triomphe ! Ce pouvait être la fortune...

Ce furent les persécutions, la misère et la prison.

DÉNUÉ D'ESPRIT PRATIQUE, négligent à l'extrême quand il s'agissait de ses intérêts matériels, Tellier tarda si bien à prendre un brevet pour protéger son invention, vite connue des ingénieurs chimistes, qu'il fut devancé par un confrère sans scrupules.

Il engagea un procès, le perdit et se trouva, au sortir du prétoire, sans un sou vaillant et débiteur de dommages-intérêts vis-à-vis de son spoliateur. Un comble !

Mais il n'était pas homme à se laisser abattre. On lui avait volé l'ammoniaque ? Soit. Il ferait du froid avec autre chose. Ses recherches aboutirent à la réalisation d'une machine à froid pour la conservation des viandes, par liquéfaction de l'éther méthylique.

La nouvelle découverte se heurta à la coalition de la peur. On tint pour néfaste cet homme qui prétendait faire voyager, en bouteilles, des gaz liquéfiés, des gaz captifs, avides de redevenir des gaz libres ! A l'heure actuelle, l'acide carbonique liquide, l'oxygène liquide sont véhiculés en camions par nos rues sous des pressions de 75 et 100 atmosphères... Tellier était venu trop tôt dans un monde trop jeune.

L'éther méthylique asservi, l'explorateur acharné retourna à l'ammoniaque, son gaz de prédilection, mais au lieu de le traiter par la chaleur il le traita cette fois par la *compression*. Ses efforts déchaînèrent les railleries du monde savant, jusqu'au moment où il commença de construire l'appareil qu'on l'avait défié d'imaginer, c'est-à-dire une machine à froid dans laquelle la liquéfaction de l'ammoniaque était obtenue par l'action mécanique (1866).

Tenait-il enfin sa revanche ? Ses vieux adversaires, créanciers impitoyables, ne le lui permirent pas. L'Exposition Universelle était proche. Coûte que coûte il fallait empêcher Tellier d'y présenter sa dernière et géniale trouvaille. Alors ils eurent recours au plus lâche des procédés. Ils firent enfermer Tellier à Clichy, la « prison pour dettes », qui était plutôt un internat qu'une geôle, mais solidement cadenassée et d'où il était impossible de sortir pour vaquer à ses occupations.

Tellier s'y morfondit dans l'inactivité pendant près d'un an et ne dut sa libération qu'à une raison majeure et providentielle : la suppression de *Clichy* par le gouvernement.

A peine sorti de prison, l'inlassable travailleur, dont la détention n'avait pas affaibli l'essor intellectuel, publiait deux brochures, l'une dont le retentissement fut considérable : *l'Ammoniaque dans l'industrie*, l'autre, *le Macadam imperméable* où il préconisait, pour supprimer la poussière, le goudronnage des routes (1868).

L'administration accueillit la suggestion par d'ironiques sourires.

Cependant, si Tellier ne rencontrait, dans sa patrie, que scepticisme et hostilité, on suivait, par contre, très attentivement à l'étranger ses travaux, on notait ses réussites et c'est un groupe financier de La Plata qui fournit les fonds nécessaires à une expérience décisive : faire traverser l'Océan à des viandes de boucherie sans qu'elles en éprouvassent ni altération, ni diminution de qualité.

La traversée demandait alors plus de deux mois !

Hélas ! Le vingt-deuxième jour de voyage, le plafond des chambres froides du *City-of-Rio-Janeiro* s'écroula et avec lui les espoirs du malheureux inventeur. Les commanditaires ne purent consentir une seconde avance et Tellier se retrouva abandonné à ses seules ressources qui étaient misérables.

La protection de M. de Germiny, administrateur du Crédit foncier et familier de Napoléon III, allait peut-être permettre une nouvelle tentative quand éclata la guerre franco-allemande. Puis M. de Germiny mourut. Puis ce fut le siège de Paris.

Tellier, abandonnant tous ses projets, toutes ses espérances, se voua alors uniquement, fièvreusement, à la création d'engins de délivrance pour la cité investie. C'est ainsi qu'il dressa les plans d'un sous-marin fluvial et d'un aéronef dirigeable capable de transporter cent passagers.

La paix signée, Tellier en revint à son idée fixe. L'accident survenu au *City-of-Rio-Janeiro* n'avait ébranlé ni sa foi, ni son indomptable énergie. Il obtint enfin que l'Académie des sciences nommât une commission pour contrôler l'exactitude des faits qu'il avançait. L'opinion de la commission fut résumée par un de ses membres : « Jamais on ne fera passer la mer à un gigot ».

N'empêche que des bœufs entiers, tués de la veille et enfermés dans l'appareil frigorifique le 29 novembre 1873 en furent sortis le 7 juillet 1874, soit après sept mois de conservation, sans que leur viande eût subi d'altération.

Cette fois la commission s'inclina et déposa un rapport enthousiaste, mais c'est seulement le 20 septembre 1876 que le trois-mâts *le Frigorifique* quitta le port de Rouen, emportant, dans ses cales froides, des bœufs, des moutons, des porcs, des volailles, tous ces animaux fendus en deux.

Le navire arriva à Buenos-Aires le 25 décembre. C'était la Noël. Les viandes, livrées à la consommation, furent trouvées, après 105 jours de conservation, aussi « excellentes », aussi « savoureuses », que des viandes fraîches. En Uruguay, au Brésil, en Argentine, l'émotion considérable soulevée par l'événement trouva son écho dans la presse. On écrivit que le miraculeux bateau avait apporté à l'Amérique latine une « invention décisive pour son avenir », que « l'homme de génie » qui l'avait conçue et réalisée était « un bienfaiteur de l'humanité ».

L'homme de génie était aussi un homme de conscience, et plutôt que de se prêter à certaines « combinaisons » des administrateurs de la société d'exploitation du *Frigorifique*, il préféra se retirer, déclarant « qu'il ne consentirait jamais à sacrifier des intérêts généraux à des appétits personnels ».

La leçon ne fut pas du goût de ceux dont il dérangeait les intrigues. Ils le lui firent bien voir. De nouveau Tellier connut l'abandon, les attaques sournoises et la gêne.

LORS DU VOYAGE du *Frigorique*, il n'était pas transporté entre nations pour un centime de viandes ou de denrées périssables conservées par le froid. Trente ans plus tard, grâce aux découvertes de Tellier, l'Argentine, seule, exportait pour 125 millions de viandes fraîches frigorifiées, et le trafic frigorifique mondial annuel était évalué à plus de six milliards ! Mais pendant ces trente années-là, personne ne s'avisa que le créateur de tant de richesse mourait peut-être de faim...

La notion de froid est inséparable de la notion de chaleur. Chaleur et froid sont des étiquettes conventionnelles mises par nos sens sur les variations d'un phénomène unique : *le calorique*. Etudiant le froid, avec la maîtrise que l'on sait, comme essentiel producteur du « sommeil de la vie organique », Tellier ne pouvait point ne pas étudier la chaleur, génératrice de force, et d'abord la chaleur du soleil. On lui doit, dans ce domaine, l'invention d'une *machine élévatoire* pour les régions désertiques empruntant son énergie à la détente du gaz ammoniac vaporisé par les rayons solaires et un projet de *chemin de fer transafricain*, conçu d'après les mêmes principes.

Enfin, en 1882, il réalisa et construisit *le premier moteur à gaz pauvre*. Il l'appliqua d'abord à la locomotion automobile, jusqu'alors tributaire du charbon et de la vapeur. Le nouveau tracteur fut baptisé *cheval atmosphérique*. Mais l'automobile, en 1882, cela ne passionnait personne... Alors Tellier monta une machine *fixe* de 100 chevaux et une société se constitua pour exploiter l'invention.

C'est à cette époque que, gamin insupportable, je connus Charles Tellier. De petite taille, replet, la barbe et les cheveux de neige, il avait bien plutôt la tête d'un poète que celle d'un homme de laboratoire ou de capitaine d'industrie. Dans la cour de son usine de la rue Félicien-David, à Auteuil, des wagonnets roulaient sur une voie Decauville. Que d'admirables voyages j'ai faits dans ce train miniature ! Chaque semaine mon grand-père, ami intime et fanatique admirateur du savant, me conduisait en ce lieu enchanteur. Avec d'autres garnements de mon âge, je parcourais les ateliers, les bureaux, importunant tout le monde par des galopades et des cris. Charles Tellier, toute indulgence, toute bonté, ne voulait pas qu'on nous grondât. « Laissez-les, ces enfants, disait-il. Ils ont bien le temps d'apprendre qu'on ne rit pas toujours dans la vie. »

Il nous prenait sur ses genoux, nous racontait de merveilleuses histoires. C'était notre grand camarade.

Voilà pourquoi je ne peux parler de lui sans un pincement au cœur.

Mal secondé par des collaborateurs brouillons et maladroits, Tellier, avec son moteur à gaz pauvre, connut une nouvelle défaite

(Lire la suite en page 15.)

LA SUITE AU PROCHAIN NUMÉRO...

LE MAITRE-COQ DU KAMTCHATKA

Grand roman d'aventures par JEAN D'AGRAIVES

Misé Surques, robuste paysanne, en serre-tête multicolore, reçut fort bien les enquêteurs, dès que Floche eut fait connaître l'objet précis de sa visite.

— Alors, vous recherchez comme ça les assassins du « pôvre » maître ? fit-elle, les yeux mouillés de larmes qui coulèrent sur ses joues recuites.

» Il était tellement « brave », té ! Voyez-vous, moi, je suis sûre que c'est ce sale bonhomme jaune !

— Quel bonhomme jaune ? fit le limier, prodigieusement intéressé.

— Eh bé, celui qui est venu au mas, vé, quelques jours avant son départ en voyage, celui, parbleu, avec lequel il s'est disputé tellement et qu'il a fichu à la porte !

— Et comment était-il fait cet homme jaune ? interrogea Floche, en glissant, avec un clin d'œil, une pièce toute neuve de dix francs dans la main de la ménagère. Ce que vous venez de m'apprendre est très important, savez-vous, et je voudrais d'autres détails. Etait-il grand, petit, cet homme ? Un Chinois ou un Japonais, ou bien encore un Annamite ?

Misé Surgues écarta ses bras, tout humides encore de lessive, des bras secs comme des sarments et musclés comme ceux d'un lutteur.

— Eh, dites, comment voulez-vous que je le sache, povre de moi! Ils sont tous pareils, ces macaques. Enfin, celui-là n'était pas aussi vilain que tous les autres, qu'on en voit trop de par ici, depuis qu'il y en a à Fréjus où qu'ils font les semble-soldats. Il était jaune, oui, c'est vrai, pas comme un coing, mais comme une nèfle, et grand, très grand et gros aussi, avec du *veintre*, comme *lou* monsieur, — elle désignait Me Cabanous. Et des yeux brillants qu'il avait, noirs comme les paillettes de jais que j'ai dessus ma belle robe, si vous voulez la voir, des fois. Et il parlait fort, Bonne Mère, que l'on eût dit une voix d'ogre !

— Et que disait-il, savez-vous ? reprit Timothée, enchanté des renseignements qu'il recueillait.

» Quelquefois, on ne sait jamais, vous auriez peut-être pu l'entendre ?

La ménagère se rebiffa, apparemment touchée au vif.

— Eh ! dites donc, vous, vous pensez que moi j'écoute aux portes, alors. Pour qui me prenez-vous, pêchère ? Je faisais mon travail, oui. Mais je les entendais crier... et je te crie et je te crie. Et sûr que ça n'allait pas fort, qu'ils ne paraissaient guère amis.

— C'est bien dommage, constata Floche. Peut-être que si vous aviez écouté à la porte, cette fois, votre maître ne serait pas mort. Enfin, puisque vous l'avez vu, cette espèce de bonhomme jaune, vous devez bien vous rappeler aussi comment il était vêtu ?

Misé Surgues hocha la tête et posa les poings sur ses hanches, auxquelles sa robe de futaine donnait une ampleur majestueuse.

— Bien sûr que je me le rappelle. En jaune, qué, oui, tout en jaune, jaune marron, si vous voulez, de ses souliers à son chapeau, même que j'ai trouvé ça drôle, le complet aussi, la cravate, la chemise, la pochette avec... Un homme jaune, je vous dis ! C'est tout ce que je peux vous dire.

Le lendemain, ayant transmis par téléphone, à la sûreté et à toutes les brigades locales, le signalement de celui qu'il considérait, provisoirement, comme l'assassin présumé, Floche apprenait qu'un « homme jaune » avait été vu à Marseille, où, sans se cacher aucunement, sans doute sûr de l'impunité, il se montrait à la terrasse des cafés de la Canebière, fréquentait ostensiblement certaines « boîtes » du Vieux Port.

Cela remontait, par exemple, à trois ou quatre jours déjà. Et depuis, on avait perdu la trace de l'étrange personnage.

Floche eût voulu poursuivre l'enquête, fouiller lui-même le dédale des rues pittoresques où se cache, à l'entour de l'hôtel de ville, la pègre la plus curieuse de France, mais un télégramme impérieux, qui émanait du gouverneur de la Banque de France en personne, l'obligea, précipitamment, à prendre le rapide pour Paris.

ON A VOLÉ LA BANQUE DE FRANCE

Debout derrière son grand bureau Second Empire, — le bureau même qu'il tenait du baron Haussmann, son ancêtre en ligne indirecte, — le gouverneur du grand institut d'émission tendit une main chaleureuse au visiteur qu'un huissier venait d'introduire dans la pièce et présenta en souriant :

— L'inspecteur chef Timothée Floche, notre plus habile enquêteur et qui rendrait, certes, des points au fameux Sherlock Holmes lui-même... M. Claude Paturand-Miraud, l'illustre chimiste, de l'Institut.

Le limier maigre reproduisit devant le savant vénérable, — qui soignait fort sa ressemblance, assez vague, avec Condorcet, — le salut sec de pantin, qui avait marqué son entrée et, allongeant à l'infini ses longues jambes de faucheux, s'assit dans le fauteuil de cuir, vaste et profond, qui lui était désigné par M. Morot.

— Si, d'accord avec la sûreté et vos chefs directs, cher ami, je vous ai demandé par dépêche, commença le haut fonctionnaire de sa voix nette, presque métallique, c'est que la Banque vient d'être victime d'un vol important, d'une audace et d'une habileté incroyables.

» Vos collègues du quai des Orfèvres y perdent leur latin, paraît-il, et la police judiciaire, ni la direction des recherches n'ont élevé la moindre objection quand j'ai parlé de vous appeler, elles qui ne tiennent pourtant pas, d'habitude, à ce qu'on empiète sur leurs plates-bandes réservées. A tort ou à raison, j'estime que vous êtes seul susceptible de trouver la clef du mystère et de réussir à pincer mon ou mes — plutôt « mes » — voleurs. Vous plaît-il de vous charger de cette affaire difficile ?

Floche n'émit pour toute réponse qu'une sorte de grognement indistinct. Le télégramme intempestif de M. Morot l'avait pris, en quelque sorte, au dépourvu, au début de son autre enquête, en l'empêchant de se lancer sur la piste chaude de l' « homme jaune ». Et, après une mauvaise nuit passée, sans pouvoir fermer l'œil, dans un compartiment bondé, il était de mêchante humeur, ce qui se traduisait chez lui par une propension marquée aux réponses bourrues ou acides. Mais habitué de longue date à ses manières et à ses manies, le gouverneur, qui souriait, poursuivit sans se démonter :

— Voici l'affaire en quelques mots. Avant-hier, soit mardi, nous avons reçu vingt lingots d'or mat, en provenance de Marseille, débarqués vingt-quatre heures plus tôt du cargo *Kamtchatka-Maru*, bâtiment japonais, je crois. Ces vingt lingots représentaient un peu plus de onze millions — des millions d'avant guerre, j'entends.

» Je parle au passé à dessein, car, entre les docks marseillais et les caves blindées de la banque, lesdits lingots d'or ont perdu tout près d'un dixième de leur poids... par conséquent de leur valeur.

— Onze cent mille francs-or, mazette ! Des millions-papier! Beau travail ! s'exclama le maigre limier, dont la maussaderie disparut devant l'énormité du fait.

» Besogne bien rémunératrice ! Mais, tout de même, cet or-là, voyons, ne s'est pas envolé ?

M. Morot continua de sourire, comme pour s'excuser d'énoncer une invraisemblance aussi difficile à admettre :

— Et pourtant, on le dirait bien. L'or en question n'a pas cessé, une seule seconde, d'être placé sous la surveillance d'hommes sûrs et, naturellement, bien armés. Il ne fut pas entreprosé dans les caves de notre succursale marseillaise de la rue Mignard, mais, après sa pesée aux docks, fut transporté directement à la gare du P.-L.-M., la gare Saint-Charles, sous escorte, par une voiture de la banque et, là, mis en wagon plombé.

» Le contrôle soigneux des scellés fut effectué à chaque station, selon une coutume immuable, et toutes les précautions d'usage furent prises, pendant le transfert de la gare de Lyon à notre siège. Quoi qu'il en soit, en cours de route, un million cent cinquante mille francs se sont bel et bien envolés ou volatilisés plutôt.

— Oh ! volatilisés ! fit Floche, fort sceptique, en suçant de l'air. Mon expérience professionnelle me prouve, monsieur le gouverneur, qu'il n'existe pas de miracles. Ce phénomène, comme les autres qui paraissent inexplicables, doit s'expliquer rationnellement.

» Voyons.

Il tordit sans merci son appendice nasal trop long, afin, sans doute, de faire jaillir des idées de sa cervelle lasse, où se répercutait encore la chanson obsédante des roues.

— Voyons, voulez-vous me permettre de vous poser quelques questions ?

Le haut fonctionnaire indiqua, à la fois des yeux et du geste, qu'il se trouvait prêt à répondre.

— Eh bien ! reprit le limier maigre, vous m'avez bien dit, n'est-ce pas, que vous étiez sûr de vos hommes. Il faudra me communiquer leur dossier confidentiellement.

Le gouverneur poussa vers lui une chemise de carton bleu pâle qui se trouvait sur son bureau.

— J'avais prévu cette demande et j'ai déjà communiqué, naturellement, lesdits dossiers à la Sûreté nationale. Mais vous n'y trouverez rien, mon cher, qui incrimine mes deux agents. Peryal et Hamelin ont, tous deux, des carrières irréprochables, et ce fut mon propre neveu et secrétaire Roger Lafont qui les accompagna. D'ailleurs, vous pouvez consulter ses notes.

Floche n'avait posé la question que pour gagner quelques minutes, s'accorder le temps matériel de réfléchir à son problème, mais il n'était décidément pas très brillant, ce matin-là, après cette nuit d'insomnie.

— Et d'après vous, ce vol se serait produit, au juste, à quel moment ? continua-t-il faute de mieux, sans même avoir feuilleté le contenu de la chemise bleue.

M. Morot hocha la tête.

— Au juste, vous savez ?... Tout de même, j'ai certaines raisons de croire que l' « allègement » s'est effectué entre la gare de Lyon et nos caves.

Timothée cligna un œil pâle.

— Et sur quoi donc vous fondez-vous pour émettre cette hypothèse? Les agents dont vous me parliez n'étaient donc plus sur le camion ?

— Si, mais il s'agirait, en somme, d'une sorte de désagrégation, à distance, du métal précieux — dont ils n'eurent même pas conscience — par un procédé inconnu.

» Et c'est pour cette raison précise que j'ai cru devoir demander à mon savantissime ami, M. Claude Paturand-Miraud, de vous rencontrer aujourd'hui.

» Tenez, Floche, lisez ceci.

L'inspecteur en chef parcourut, d'un bout à l'autre, le document qui lui avait été tendu, une missive dactylographiée *sur un papier parcheminé*, et il eut un tressaillement en déchiffrant la signature.

L'auteur de la lettre prétendait qu'il avait trouvé le moyen de désagréger l'or, de loin, et qu'il lui était fort aisé, étant donné sa découverte, de réduire les molécules d'un métal quelconque, à distance.

Cela était signé « *l'homme jaune* » !

Soigneusement examinée à la loupe, la feuille qui portait cette curieuse communication fut reconnue par Timothée comme étant d'un grain analogue et d'une fabrication semblable à celle qu'avait reçue Lantourne et sur laquelle s'étalait la menace du « Dragon Vert ».

— Si cet homme dit vrai, reprit Floche, en jouant une sorte de marche, de ses longs doigts, sur son menton, après avoir passé la lettre au chimiste, sur un signe discret que lui faisait M. Morot, si cet homme dit vrai, le système monétaire du monde, m'est avis, est en position fort critique. Surtout en cette période troublée où, par suite de l'ébranlement récent de la livre sterling et de la baisse du dollar, l'équilibre général repose sur les réserves d'or formidables que possède la Banque de France.

» Vous avez dû en recevoir, ces temps-ci, de ce métal jaune, à ne plus même savoir qu'en faire ?

M. Morot eut une mouc.

— Un milliard quatre cents millions, du 15 septembre au 15 octobre, répondit-il. Et notre encaisse doit représenter, au total, actuellement, soixante milliards ! Alors vous concevez... si cet animal a vraiment trouvé le moyen de destruction qu'il nous expose, comme je vais dormir tranquille, moi !

» Alors, qu'en dites-vous, Paturand ?

D'un mouvement de cou, le chimiste chassa les mèches déplacées de sa crinière de vieux lion et releva sur son front puissant les lunettes à monture d'or dont il s'était servi pour lire.

— Ce n'est pas à moi, émit-il avec une sorte d'humilité, de nier la possibilité d'une découverte scientifique.

» L'aviation, les rayons X, la T. S. F., le radium, parurent fantastiques au début. Mais pour l'instant, hors le fait même de cette « volatilisation » dont vous avez été victime, je n'ai aucun moyen valable d'en apprécier le bien-fondé. Seul un examen des lingots pourrait me permettre, — et encore, — de me faire une opinion !

Le gouverneur général reprit, de son coupe-papier, en guise de baguette de tambour, le motif de la marche hongroise que Floche venait d'exécuter sur son menton, — signe certain de nervosité.

— Veuillez bien noter à quel point nous sommes tenus, dans cette maison, à une prudence circonspecte, fit-il, la voix un peu sombrée. Songez à notre position.

» En dépit des précautions prises, certaine presse s'est emparée, d'ores et déjà, de la question. Sans doute a-t-elle été prévenue, informée par l' « Homme Jaune » lui-même, dont l'intérêt, bien évident, est que l'affaire s'ébruite.

» Par communiqué officieux, j'ai dû avouer le vol commis, mais sans entrer dans les détails, car, s'ils venaient à transpirer, il pourrait bien en résulter une grave panique en Bourse.

Une lueur commençait à poindre

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PARUS

Le détective Timothée Floche et son ami Quilichini, commissaire central de Toulon, s'entretiennent de l'enquête menée sur un drame mystérieux qui a eu pour premier cadre un compartiment de chemin de fer et s'est achevé sur la voie ferrée. Me Cabanous, l'avoué qui représente l'héritière du défunt, Mlle Solange Dalbade, sa nièce, assiste à l'entretien, car il fait appel à Floche pour tirer au clair la mort de M. Thomas Lantourne, dont le cadavre déchiqueté avait été trouvé, quelques jours plus tôt, au travers des rails, un peu avant La Croix... Cabanous soutient la thèse de l'accident et explique que la compagnie d'assurances La Ruche *entend prouver qu'il s'agit d'un suicide... Mais, peu après, Floche croit pouvoir dire, d'après un document tombé entre ses mains, qu'une société secrète, le* Dragon vert, *serait pour quelque chose dans ce qu'il considère comme un crime. La victime a, en effet, longtemps vécu en Extrême-Orient...* (Lire le début dans *Dimanche-Illustré* du 6 février.)

dans le cerveau du limier maigre.

— Supposons un instant, — ce dont je persiste à douter, — que l'auteur de cette fameuse lettre ne soit nullement un imposteur, qu'il ait réellement découvert un procédé assez puissant pour agir de loin, au passage, sur un chargement de lingots. Eh bien ! je ne vois pas en quoi cette opération lui profite ni quel peut être son intérêt dans cette désagrégation.

» Il est bien certain, en tout cas, que l'or disparu, aspiré, ne peut pas regagner sa poche.

» Alors... alors, dans ce cas-là, il ne s'agit plus donc, en fait, que d'un chantage destiné à faire acheter son invention ! Sans quoi, sa lettre ne s'explique pas !

Les rides de préoccupation qui avaient marqué durement, de leurs sillons en forme de V, le front bombé du gouverneur s'atténuèrent, et son anxiété profonde et intime se calma.

— Vous avez tout à fait raison, et vos déductions sont logiques, approuva-t-il. La preuve en est — j'aurais dû vous le dire plus tôt — que le mystérieux personnage a eu l'audace, ce matin, un peu avant votre arrivée, de me téléphoner ici ou de me faire téléphoner, si vous voulez, par un complice.

— Et il vous aura proposé, naturellement, de lui acheter sa merveilleuse découverte ? ironisa Floche qui n'avait pas eu un mouvement de surprise.

— Très exactement. L' « Homme Jaune » — il s'est qualifié ainsi, à nouveau, à l'autre bout du fil — se déclare disposé à vendre son secret ou à le détruire, moyennant six millions comptant, payables à un solicitor, dont il donnerait l'adresse à Londres. Il se garde de l'escroquerie ! C'est une « affaire » qu'il nous offre.

— Et quelle a été votre réponse ?

— Simplement que je demandais à réfléchir jusqu'à midi et qu'il retéléphone alors. Ainsi vous serez à l'appareil quand il m'appellera, tout à l'heure.

— Malin de n'avoir point fait même une allusion au vol commis ! constata Timothée avec une admiration manifeste. Ce type-là a de la classe !

— Je vous conseille, moi, Morot, quand il cherchera à reprendre les pourparlers, d'insister fort pour qu'il vous donne une nouvelle démonstration plus positive de ce que valent ses appareils, intervint alors le chimiste. Dites-lui, par exemple, de détruire de l'or dans les caves de la Banque. On verra bien sa réaction.

— J'ai parlé de vol, tout à l'heure, non de volatilisation, et je maintiens toujours le mot, insista le policier maigre. Pour ma part, monsieur Paturand, je ne crois pas un seul mot de cette histoire, certes, bien conduite, et jusqu'à preuve du contraire, — qu'il vous appartient d'établir, — je persiste à vous affirmer que nous avons seulement affaire à un très habile malfaiteur. J'ai d'ailleurs des raisons de croire que j'ai eu, dernièrement, à m'occuper de ses méfaits. J'ai perdu sa piste à Marseille. L'aurais-je retrouvée ici ? En tout cas, nous le démasquerons.

— Vous croyez donc que ?.. commença le gouverneur, qui, de nouveau, battait une charge sur la table, au moyen de son coupe-papier.

— Pour l'instant, je ne veux rien croire ni rien affirmer, répliqua assez brutalement le limier. Je ne possède pas encore assez d'éléments du problème. Cependant, moi, à vue de nez, je suppose que le prélèvement sur les lingots a été fait non pas à Paris, mais avant. Et c'est dans ce sens que je compte orienter mes premières recherches.

» Le procédé que le bonhomme prétend avoir mis en action, j'en suis convaincu, n'est qu'un mythe, un attrape-nigaud supérieur, destiné à donner le change et qui eût pu lui procurer un bon rapport supplémentaire, si vous aviez accepté d'emblée.

» L'or volé se trouve bel et bien, à l'heure présente, entre ses mains ou entre celles de ses complices, car il doit faire partie d'une bande.

» A propos, où donc ont eu lieu les pesées de vos vingt lingots ?

— La première à Cape-Town, au moment de l'embarquement à bord du *Kamtchatka-Maru*, répondit le haut fonctionnaire. Nous avons câblé aussitôt, d'ailleurs, pour vérification. La deuxième aux docks de Marseille, au moment de la prise en charge par nos deux agents convoyeurs et en présence de mon neveu.

» La dernière, enfin, dans les caves de la banque, sitôt l'arrivée. Or les poids correspondaient bien exactement, à cent grammes près, sauf naturellement le dernier.

Timothée réfléchit longuement, tandis que ses doigts torturaient l'extrémité de son grand nez, ce qui lui servait, — on l'a vu, — d'excitation cérébrale.

— Monsieur Morot, dit-il alors, votre affaire, je la prends en main, mais à une condition formelle, c'est que vous me laisserez répondre tout à l'heure à cet « Homme Jaune » et que carte blanche me soit donnée, si je juge nécessaire, de décliner au téléphone les propositions qu'il fera.

Le gouverneur général mordit sa lèvre supérieure et, sous son flegme de surface, son inquiétude se refit jour :

— Mais pensez-y donc, mon cher Floche, si ce qu'il prétend est exact, s'il est réellement en mesure de faire ce qu'il insinue, songez à ce que seraient alors les réactions de cette presse, à l'affût du moindre scandale. Il y aurait de quoi affoler complètement l'opinion publique, saper le crédit de la France. Cela risquerait d'être un désastre.

— C'est à prendre ou à laisser, répliqua froidement le limier. J'ai la certitude absolue que l'attitude que je désire vous voir adopter est la bonne. Croyez-moi, j'en prends, devant vous, l'entière responsabilité.

Influencé par l'assurance du policier squelettique, le gouverneur céda d'un geste.

Floche put les examiner...

ET LORSQUE, vingt minutes plus tard, il fut appelé au téléphone, il tendit l'un des récepteurs, — ultra-sensibles, — au limier maigre.

— Oui, parfaitement, ici l' « Homme Jaune », fit la voix très nette, nuancée d'un accent indéfinissable, en réponse à la question qu'avait posée Timothée Floche. Avez-vous pris une décision ?

— Elle est imminente, affirma l'inspecteur chef posément, avec un clin d'œil malicieux à l'adresse de M. Morot. Quelles sont vos dernières conditions pour la cession de votre trouvaille ?

— Sept millions, déclara la voix.

— Vous aviez dit six, ce matin, rétorqua le limier pointu.

— Oui, mais ça c'était à neuf heures et il est midi dix maintenant. Demain matin, je réclamerai une « unité » supplémentaire.

» Et, plus vous tarderez à conclure, plus j'augmenterai mes prétentions.

— Vous avez un certain toupet. Rien ne prouve que votre découverte vaille même cent sous, à l'heure actuelle !

— En ce cas, ne l'achetez pas. Laissons tomber les pourparlers. Mais vous ne vous étonnerez point s'il se produit, à bref délai, de nouvelles « démonstrations » désagréables de sa puissance.

Le gouverneur poussa du coude Timothée, qu'il considérait comme beaucoup trop intransigeant, mais sans sourciller, celui-ci poursuivit du même ton acerbe :

— Laissez tomber si vous voulez. Cependant, si vous parveniez à nous donner une preuve tangible du pouvoir que vous prétendez détenir, nous sommes raisonnables et nous pourrions envisager une acquisition sur des bases à débattre entre vous et nous.

— Vous l'avez déjà cette preuve, ironisa la voix lointaine. Rapportez-vous à certain fait, *certaine diminution de poids*, que vous ne pouvez ignorer.

— L'aveu que je cherchais ! fit Floche, en bouchant momentanément, de la paume de sa main ouverte, le cornet noir du monophone.

— Insuffisante, reprit-il. Il faudrait que vous consentiez à détruire de l'or dans nos caves !

— Jamais de la vie, par exemple !

— Et pourquoi donc ?

— Tiens, parbleu !... parce que je me trouverais forcé d'installer, à proximité, des appareils volumineux qui trahiraient mon procédé. Et puis je serais exposé à me faire coffrer sommairement, car vous me permettrez, n'est-ce pas, de n'avoir qu'une médiocre confiance dans votre... impartialité.

— Alors notre or n'a rien à craindre !

Floche s'amusait, décidément.

L'autre aussi, d'ailleurs, semblait-il.

— Dans vos caves, évidemment non. Mais, en transit, il risque gros. Et comme chaque jour, actuellement, il vous en arrive des camions, un peu de tous les points du monde, et que je me trouve au courant des départs et des arrivées, jugez un peu, réfléchissez...

Le gouverneur eut un sursaut, fit impérieusement signe à Floche qu'il voulait parler à son tour.

Le limier l'en dissuada d'un haussement vigoureux d'épaules.

— Soit, nous prendrons nos précautions. Un homme averti en vaut deux.

— Prenez celles qu'il vous plaira. Faites escorter vos lingots par d'importantes forces de police. Mobilisez, à l'entour d'eux, les brigades de la préfecture, changez vos routes ; je m'en moque. Vous feriez bien mieux d'accepter mes propositions. Je vous jure qu'à ce prix-là ce n'est pas cher !

Floche humecta ses lèvres sèches d'une langue frétillante, un peu comme il se fût léché les babines, s'il avait été un renard goûtant d'avance à son gibier.

— Eh bien, indiquez-moi, au moins, la nature de votre invention, les grandes lignes de son principe.

— Cherchez, si cela vous amuse, du côté radiochimique, des rayons alpha, par exemple, dirigeables à volonté, émit la voix qui trahissait, à la longue, son accent slave.

— Il faudrait être rudement près, dans ce cas-là, du corps soumis à l'influence de vos rayons, contra Timothée qui, par goût, se tenait toujours au courant des recherches scientifiques.

— Petit curieux, cédez plutôt, au lieu de chercher, comme cela, à me tirer les vers du nez ! Payez d'abord et vous trouverez ma formule dans l'enveloppe cachetée remise à mon solicitor. Vous serez étonné, je vous le jure.

— Acheter chat en poche, alors !

— Le moyen de faire autrement ?

— Soit, dans ce cas, accordez-nous encore cinq jours de réflexion.

Le ton de Floche se faisait las, comme s'il eût songé à céder.

Le gouverneur l'y engagea d'une mimique appropriée.

Mais pareil délai ne sembla point faire l'affaire de l' « Homme Jaune ».

— Cinq jours, fit-il, non ! Vous rêvez ; dans cinq jours, mon invention vaudra quinze millions, au moins, et je ne serai peut-être plus disposé à vous la céder.

» J'aime l'argent, certes, mais, dilettante, résisterai-je longtemps au plaisir d'affoler la Banque de France, d'ameuter l'opinion contre elle ? Quelle plaisanterie ce serait ! Alors c'est « non », bel et bien « non » ! Soit, c'est vous qui l'aurez voulu !

— Allez vous faire pendre ailleurs ! grinça Timothée, en feignant une impatience coléreuse.

— Au revoir, fit la voix vexée. Je devrais bien vous prendre au mot. Mais je suis bon prince, dans le fond. Je retéléphonerai lundi. Seulement, ce sera dix millions !

LE FRIGORIFIQUE DE MARSEILLE

TIMOTHÉE avait raccroché l'appareil avec un sourire mi-satisfait et mi-narquois.

— Je donnerais bien un louis, j'entends un louis d'or, un vrai, d'avant guerre, pour voir la tête que doit faire, en ce moment, notre bonhomme. Oh ! il est fort, il n'y a pas à dire. N'empêche qu'il doit être étonné que son truc ne réussisse pas, comme il le croyait, du premier coup !

Et, après avoir esquissé une pirouette sur un talon, une pirouette accompagnée d'une espèce de grimace de pitre, il se retrouva face à face avec le gouverneur Morot, qui s'était levé, lui aussi.

— Allons, ne vous frappez donc pas de la sorte, dit-il familier. Je vous répète que je suis sûr de me trouver sur la bonne voie ! Par exemple, maintenant, je voudrais un peu voir les fameux lingots !

Quelque dix minutes plus tard, les trois hommes se trouvaient au seuil des caves casematées de la Banque, temple moderne de Plutus.

Et, précédés d'un contrôleur, hiérophante du Veau d'Or, ils parcouraient les longues galeries où s'étageaient, jusqu'au plafond, les lingots nus de forme cubique, comme autant de briques sans valeur empilées dessous un hangar.

Les vingts blocs, qu'avait transportés le cargo *Kamtchatka-Maru*, avaient été mis de côté, dans une alvéole spéciale, gardée par des serrures multiples, et Floche put les examiner, à la lumière électrique crue de sa loupe extra-grossissante, les mesurer, les soupeser, les flairer et les comparer avec d'autres, de même provenance — c'est-à-dire envoyés du Cap — arrivés quelques jours avant.

Le chimiste Paturand-Miraud les étudia après lui, avec une minutie extrême, passant même sa langue sur l'un d'eux, mais il ne put que se borner à hausser ses lourdes épaules, en signe d'impuissance avouée, quand son inspection fut finie.

Il était évident, pourtant, que le métal précieux prélevé, — au cours du trajet dans Paris ou du voyage préalable, — n'avait point été enlevé à l'aide d'un instrument tranchant. Pas de coupure nette, ni fraîche !

JEAN D'AGRAIVES.

(Illustrations de G. DUTRIAC.)

VOUS QUI AIMEZ CE ROMAN
Lisez les œuvres de
JEAN D'AGRAIVES
- Le Sillage pourpre
- La Sirène des îles d'or
- Les Frères de la côte
- La Gitane du roi
- Dague contre épée
- Le tueur de navires
- L'avion perdu
- La mer en feu

Chaque volume..... 3 fr.

LE LIVRE POPULAIRE
Librairie ARTHEME FAYARD
18, rue du Saint-Gothard
Paris (14e)

Etes vous POUR ou CONTRE...

LES ROMANS MODERNES ?

Cet intéressant sujet de débat a inspiré à nos lecteurs de nombreuses réponses pour ou contre, que nous regrettons de ne pouvoir publier toutes. Mais voici des extraits de deux lettres reçues, qui résument l'ensemble des réponses à la question posée par nous. La première émane de M. Marcel Soulié, de Paris :

POUR

Certes, la littérature d'avant guerre est des plus séduisantes et nous lui devons, dans une large mesure, l'épanouissement d'une foule de sentiments ou d'émotions qui contribuent à l'élévation de l'esprit et de l'intelligence humaine. Quant aux auteurs anciens, dont les œuvres marquent toutes les étapes du progrès au cours des siècles, ils sont indispensables au développement de la pensée et du sens critique.

Mais, bien qu'infiniment moins littéraires et profonds, les romans modernes répondent mieux aux goûts de notre époque, laquelle s'intéresse davantage à l'action qu'à la forme et à ce qu'une œuvre d'écrivain peut représenter dans l'ordre spirituel. Jadis, les romans « aidaient à penser », aujourd'hui, ils aident à divertir, et notre siècle d'agitation, de vie sportive, de perpétuel effort vers le nouveau, exige ce genre de productions. Ainsi, nos contemporains, moins habitués à penser, trouvent ce qu'il leur faut pour les distraire et se dérober à leurs préoccupations matérielles ou morales.

CONTRE

Et voici la réponse « contre » que nous avons reçue de M. Chastel, de Boulogne-sur-Seine :

Je suis un adversaire résolu des romans modernes, d'où ne se dégage, en général, aucune sensibilité, aucune émotion et dont il ne reste rien une fois lus. Autrefois, les romans avaient pour buts essentiels de nous distraire et, parfois même, d'augmenter notre bagage de connaissances. Mais ils occupaient aussi une large place dans le domaine élevé des idées, et il en restait toujours quelque chose. Ainsi se formait ou se maintenait une société cultivée dont nous n'apercevons plus aujourd'hui qu'un pâle reflet et que la jeunesse actuelle ne parvient pas à réaliser. Le roman moderne est au roman d'avant 1914, ce que la musique ou l'architecture moderne est aux arts d'autrefois. Hélas !...

LE PROCHAIN DEBAT

De récents et sensibles changements viennent d'être apportés aux textes législatifs qui régissent le statut de la femme dans le mariage. Désormais les obligations de cette dernière ne revêtiront plus un caractère d'obéissance, de soumission, considéré par beaucoup comme désobligeant et humiliant. Mais d'aucuns s'émeuvent de ces changements et souhaitent le retour — bien peu probable, il faut le dire — à l'ancien état de choses. Dites-nous si vous êtes pour ou contre

L'ÉMANCIPATION DES FEMMES ?

Nous choisirons, parmi les premières réponses reçues de nos lecteurs, quelques-unes des meilleures, et les publierons dans un prochain numéro.

Les réponses ne devront pas dépasser cinquante lignes au maximum. Elles devront être adressées à M. le rédacteur en chef de *Dimanche-Illustré* 18 r. d'Enghien, être signées et accompagnées d'un bon de lecteur (à détacher dans ce numéro en page 14).

Nous donnerons, dans notre prochain numéro deux opinions sur la question posée la semaine dernière. Enfin nous accueillerons volontiers les suggestions de nos lecteurs concernant les sujets à mettre en discussion

POUR ou CONTRE

DRAME ET AVENTURE

INSPECTEUR SPENCER

PAR DENNIS COLEBROK

RÉSUMÉ- LA POLICE A SUIVI LES INSTRUCTIONS DE SPENCER ET SURVEILLE LES JOYAUX DE LA COURONNE DE BARBARIE... CEPENDANT L'INSPECTEUR EST TOUJOURS PRISONNIER DES BANDITS...

DANS UN DES PLUS SOMBRES QUARTIERS DE LA VILLE SE TROUVE UN PETIT GARAGE ISOLÉ... 20

GARAGE

-HÉ!... ON T'APPELLE AU TÉLÉPHONE!...

-BON, J'Y VAIS!...

-ALLO!.. OUI, C'EST MOI!.. ALORS QU'EST-CE QU'IL FAUT FAIRE?.. JE SUIS PRÊT, MOI!...

-RIEN À FAIRE!.. LES FLICS ENTOURENT LE LIEU DE DÉBARQUEMENT... LES BIJOUX SERONT EMMENÉS DANS LA VOITURE DE LA POLICE!...

-....OUI?... ALORS JE NE BOUGE PAS... JE VAIS APPELER LE PATRON!..

OUI? OUI!.. C'EST LE PATRON... FAITES SORTIR LES VOITURES!...

...PAS MOYEN!.. LES FLICS ENTOURENT LE QUAI... UN COUP DAIN VIENT JUSTE DE ME PREVENIR!..

Y DIT QUE CE SERAIT SE SUICIDER D'Y ALLER!.. MOI, JE VOUS L'DIS, JE M'Y RISQUERAIS PAS POUR UN EMPIRE!..

-CLAC-

-HÉ!... ATTENDEZ!.. ALLO, ALLO!.. NOM....

-IL ME SEMBLE QUE VOUS AVEZ DES ENNUIS, MARTIN!.. SOUVENEZ-VOUS DE CE QUE JE VOUS AVAIS DIT: LE CRIME NE PAYE PAS!...

-IL FAUT QUE JE REUSSISSE!.. SI NON LE GRAND PATRON ME TUERA!...

-IL ME SEMBLAIT BIEN QU'UN PUISSANT PERSONNAGE ÉTAIT AU FOND DE CETTE AFFAIRE!...

RÉALISANT QUE LE BANDIT EST EFFRAYÉ, SPENCER ESSAYE D'EN TIRER QUELQUES RENSEIGNEMENTS...

...ON SE SERT DE VOUS COMME D'UN INSTRUMENT, MARTIN... VOUS FAITES TOUT LE TRAVAIL, TANDIS QUE MONSIEUR GABE JOUE L'HONNÊTE HOMME!...

-VOUS ÊTES LE DINDON DE LA FARCE!..

...ÉCOUTEZ... ET SI JE JE VOUS... DISAIS... VOUS FERIEZ QUELQUE CHOSE POUR MOI?...

-NON, MARTIN, VOUS NE DIREZ RIEN!..

-CIEL!.. C'EST MONSIEUR GABE!..

A SUIVRE

Copyright par *Agence Française de Presse.*

BICOT, prè... INCOMPR...

PAR BRANNER

-HEM... OUI MON TRÉSOR, JE L'AI.

-ÉCOUTE, LAISSE-MOI VOIR...

-VOILA CE QUE JE VEUX.. ..OH! NON! CE N'EST PAS ÇA... ...

-DIS MOI CE QUE TU CHERCHES JE POURRAI PEUT-ÊTRE LE TROUVER.

-OH! NON, CH... JE NE VEUX TE DÉRANGE... TRA LA LA... ♪♫♪♫

- J'AURAI MES NOUVELLES SPORTIVES A LA T.S.F.

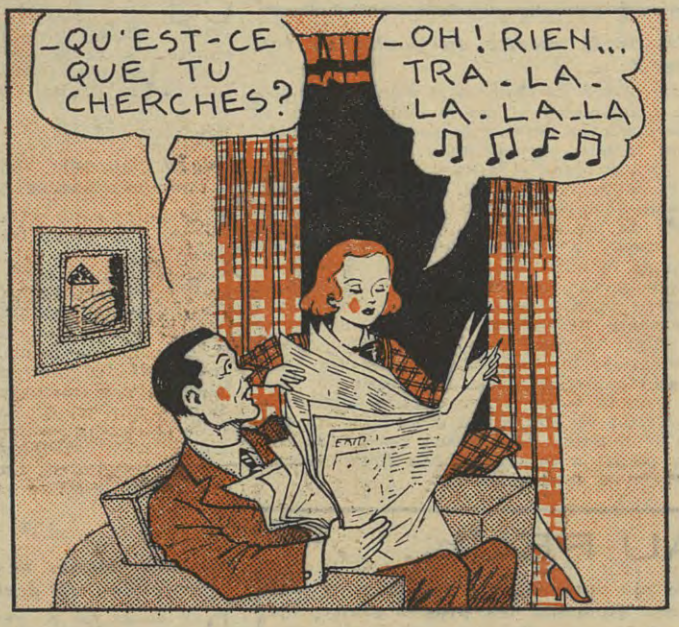
-VOUS ALLEZ ENTENDRE Me BRAFORT, VOTRE COMMENTATEUR SPORTIF FAVORI...

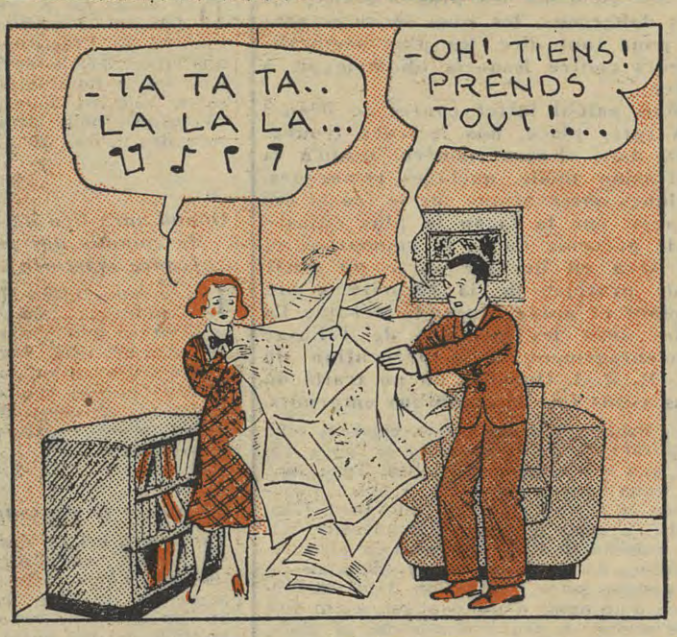
-BONJOUR, CHERS AUDITEURS. NOUS ALLONS JETER UN COUP D'OEIL SUR....

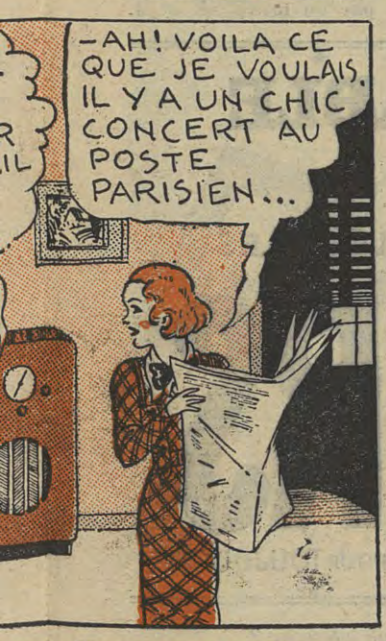
Copyright par *Dimanc...*

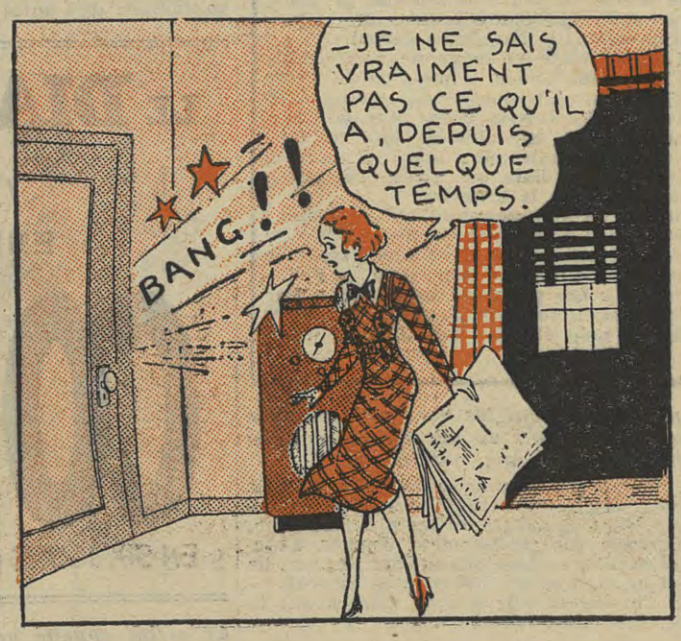
Cirage-Crème le plus économique LION

ésident de club
REHENSION









manche-Illustré. Chicago Tribune.

FANTAISIE ET HUMOUR

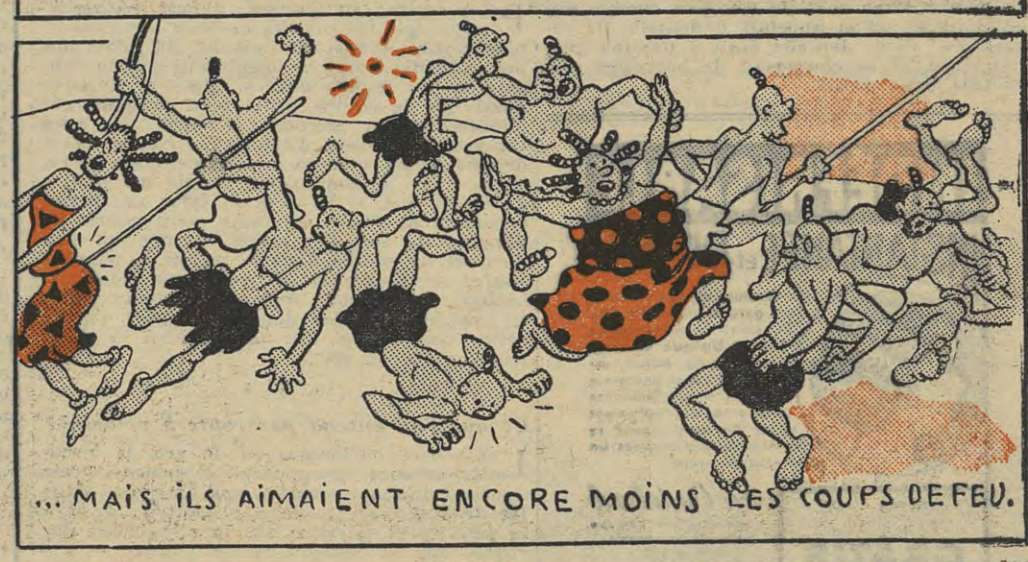
PRINCESSE IRMINE

PAR ALAIN SAINT-OGAN
TEXTE DE MAURICE KEROUL

RÉSUMÉ: LA PRINCESSE IRMINE, PRISONNIÈRE DES ROKEY-KABOS VA ÊTRE MANGÉE...

COMMANDÉS PAR UN BEAU JEUNE HOMME, DES MARINS VENAIENT D'ACCOSTER POUR SE RAVITAILLER EN EAU DOUCE...

...LES ROKEY-KABOS N'AIMAIENT PAS LES ÉTRANGERS...



... MAIS ILS AIMAIENT ENCORE MOINS LES COUPS DE FEU.

DÉLIVRÉE, IRMINE EST CONDUITE À BORD DU BATEAU, *L'ONDINE*.

LE BEAU JEUNE HOMME NE DISAIT PAS LA VÉRITÉ: BORIS C'ÉTAIT LUI.

(A SUIVRE)

Copyright par *Dimanche-Illustré*.

NOIR dans sa boîte à clé la seule hermétique

Savoir... réussir...

SI L'ON JETAIT *dans un creuset l'intégralité des efforts humains, on ne trouverait, au fond, qu'un résidu, une ambition unique — le* désir de la puissance.

Pourquoi si peu de gens réalisent-ils cette ambition ? A cette question, la grande artiste Tanava Karsavina fit la réponse suivante: «C'est qu'ils entendent mal comment s'y prendre. Ils ont la conviction que la seule façon d'acquérir la puissance est de l'acheter ; en conséquence ils consacrent leur existence à gagner de l'argent au lieu de s'adonner à l'occupation, bien plus profitable de se rendre maîtres d'eux-mêmes. La puissance est quelque chose qui ne se vend pas ; elle est le résultat d'une maîtrise complète de soi-même et rien d'autre. »

La première des vertus, sinon la seule, pour réussir, est la pondération. L'individu pondéré radie un « quelque chose » d'indéfinissable qui s'impose. On est instinctivement attiré vers lui. Point n'est besoin qu'il dise des choses particulièrement brillantes ou intelligentes, tout ce qu'il dit porte intérêt. Les auditeurs se suspendent avidement à ses paroles, et il les laisse impressionnés et fascinés. Il peut avoir un extérieur tout à fait insignifiant — et, en vérité, les plus grands personnages de l'histoire n'ont rien eu de théâtral — mais il y a dans ses yeux, dans sa voix, quelque chose qui le révèle conducteur d'hommes et conquérant. Car celui dont l'esprit est bien pondéré a le corps bien équilibré.

Jamais personne n'a tiré de la vie plus qu'il n'y a mis. Personne n'a avancé d'une manière appréciable sous la seule impulsion de la chance ou d'une influence du dehors. Tous ceux qui ont réussi ont eu la tournure d'esprit qui attire les bonnes influences et c'est en raison de leur juste mentalité que ce qu'on appelle la « veine » s'est tournée vers eux. L'esprit qui commande le succès est doué d'une formidable puissance de concentration et d'une énorme ténacité. On constate que les gens dits « veinards » ont une grande sincérité d'intention et une foi inébranlable en leur capacité d'aller de l'avant. Ils savent concentrer leurs énergies sur un but défini. Les malchanceux ont l'esprit désordonné, se découragent facilement et éparpillent en général leurs énergies sur plusieurs entreprises différentes.

Ainsi donc, pour réussir, pensons, raisonnons, réfléchissons, regardons la vie en face, objectivement d'abord, subjectivement ensuite. Faisons preuve de pondération. C'est la chose, en fait la seule chose immunisant contre les épreuves et les tribulations de la vie quotidienne. Car quiconque réussit doit son succès à sa capacité d'affronter les calamités avec un calme splendide et un équilibre superbe. — C. D.

Ce qu'on entend par « point de Venise » ?

C'EST une dentelle à points clairs, dont le fond et les fleurs, ou ornements ne sont formés que par la dentellière. C'est en Italie qu'a pris naissance ce délicat travail : c'est pourquoi on l'appelle « point de Venise ». Il est dérivé d'une dentelle très peu connue aujourd'hui et qu'on appelait « dentelle de réticella » ; cette dentelle était à dessins géométriques, et se composait de barrettes festonnées, avec picots.

INDÉFRISABLE
INSTANTANÉE et DURABLE

avec **Ondulseul**, produit scientifique, **garanti** efficace et inoffensif, à base d'herbes d'Islande. Le **Seul et Unique** qui fasse immédiatement onduler par simple application les cheveux courts ou longs. L'Ondulation ravissante, admirablement souple que vous obtenez se conserve plusieurs semaines Un essai vous convaincra

Un flacon-essai d'Ondulseul sera envoyé à chaque lectrice
GRATIS
Joignez à votre demande, 3 frs en timbres pour frais d'envoi.

Avec Ondulseul
Chaque coiffure désirée
Simplicité surprenante
Pas de fer à friser
Frais insignifiants

ONDULSEUL, 34, Rue Drouot, PARIS, Serv. 43

Comment on peut chasser des fourmis des bois qu'elles attaquent ?

ON prépare, d'abord, un liquide comprenant, dans un litre d'eau environ, 5 parties de sulfate de cuivre, 30 parties d'assa fœtida, parties d'arsenic, 10 parties d'aloès, autant suie et autant de chaux, enfin 20 parties cendres. Ce liquide sert à faire une ouillie avec 1.000 parties de tourteau de raine de moutarde pulvérisée, et l'on applique cette bouillie sur le bois à protéger.

AROME PATRELLE
Donne au
Bouillon Goût exquis Belle couleur dorée

Comment peut-on enlever le goût de vase aux poissons ?

LORSQUE le poisson est encore vivant, on lui introduit dans la bouche une cuillerée à café de vinaigre, en ayant soin de lui tenir les ouïes fermées, pour que le vinaigre pénètre dans l'intérieur du corps du poisson. On augmentera la dose de vinaigre si le poisson est de grosseur exceptionnelle. On peut aussi appliquer le même moyen au poisson tué avant de l'écailler et de le vider.

je voudrais bien savoir...

QUESTIONS INSOLUBLES

QUELLE EST LA CAUSE DU RACHITISME ?

ASSEZ récemment les magnifiques travaux de l'école américaine ont bien montré le rôle important du soleil et de la vitamine D dans la calcification normale du squelette. Il est bien certain qu'un enfant privé de soleil, privé de vitamines D, fait immanquablement une mauvaise croissance, ne fixe pas de chaux dans son squelette, et est exposé à toutes les déformations graves que cela entraîne (déformations des jambes, des cuisses, de la colonne vertébrale, scoliose, cyphose, du thorax, etc.).

Mais la question n'est pas aussi simple qu'elle le semblait au début ; des enfants, qui ont leur part normale de soleil et de vitamine D, ont cependant des os mous, non calcifiés, prêts à subir toutes les déformations.

Voici les nombreuses causes que l'on peut invoquer, sans que l'on puisse déterminer actuellement, dans quelle mesure, et de quelle façon exacte elles influent sur le développement du squelette : alimentation défectueuse avec apport insuffisant de calcium et surtout de phosphore ; déséquilibre des vitamines, aussi bien en *trop* qu'en moins, d'où le danger de donner aux enfants des produits irradiés lorsqu'ils sont mal dosés ; mauvais fonctionnement de ferments spéciaux, les phosphatates, indispensables à fixer le calcium sur les os ; mauvais fonctionnement et infections variées du tube digestif empêchant une bonne assimilation; troubles dans la sécrétion des glandes endocrines ou à sécrétion interne, surtout marqués à la puberté, l'enfant pouvant présenter des maladies osseuses spéciales à cette période ; maladies héréditaires ; rapport anormal du calcium et du phosphore sanguins, etc.

Nous sommes incapables actuellement, de déterminer scientifiquement d'une façon précise, comment se fait l'ossification normale, et par conséquent pour quelles raisons exactes, elle ne se fait pas normalement dans certains cas.

Comment faire soi-même un engrais préparé pour plantes à fleurs ?

IL est composé de 20 parties de nitrate de potassium, de 25 parties de phosphate de potassium, de 35 parties de nitrate d'ammonium et de 10 parties de sulfate d'ammonium. Tel qu'il est donné, il pousse au feuillage ; mais si on supprime le nitrate d'ammonium, il pousse particulièrement à la floraison.

◈ ◈ ◈

Ce qu'on entend par cléricature ?

CE mot féminin désigne l'état ou la condition des ecclésiastiques ou clercs. Il désigne aussi la condition des clercs d'étude. Ainsi l'on dit : des années de cléricature, en parlant des années de stage de quelque clerc.

◈ ◈ ◈

Quel est le plus vieux jeu du monde ?

A en croire les historiens, le plus vieux jeu du monde, serait le jeu de dés que connaissaient les anciens, et dont on attribue la vulgarisation à Palamadès, l'un des héros grecs qui, vers l'an 1244, avant Jésus-Christ, s'embarquèrent pour la fameuse expédition de Troie, en vue de délivrer la Belle Hélène.

Cependant l'usage de ce jeu remonte encore plus loin, car il y est fait allusion sur des monuments les plus vieux d'Egypte.

◈ ◈ ◈

La méthode à suivre pour désinfecter une chambre au soufre ?

POUR arriver au résultat, il faut, naturellement, que les ouvertures de la pièce soient bien closes, et que, notamment, les joints des portes et des fenêtres soient couverts de bandelettes de papier collées. Mais, il importe aussi que le soufre brûle bien sans danger d'incendie. On prépare d'abord un seau contenant un peu d'eau, au fond, et c'est dedans qu'on placera le récipient en terre, où se fera la combustion même du soufre, de façon que, si le vase en terre se rompt, le soufre en fusion ne fasse point courir de dangers de feu. On place, ensuite, un peu de fleur de soufre dans le récipient, puis du soufre en morceaux et, enfin, on jette sur le tout un charbon ardent qui vienne bien en contact avec les fleurs de soufre. On se retire, aussitôt, et l'on obture bien la porte par laquelle on sort.

◈ ◈ ◈

Ce que l'on entend par route à priorité ?

LES routes nationales ou de grande circulation sont en général à priorité. Cela s'entend que la circulation qui s'y opère, dans les deux sens de marche, y jouit du droit à la priorité de passage, sur la circulation des routes qui les croisent ou les joignent.

Ce droit de priorité, entraine la conséquence qu'en cas d'accident survenu à la rencontre des deux routes, la présomption de responsabilité est contre le véhicule venant d'une route sans priorité.

Toutefois, chaque accident comporte des circonstances différentes, et ce n'est que d'après ces circonstances que l'on peut établir la véritable responsabilité.

Il est en effet certain que les usagers des routes sans priorité doivent cependant pouvoir traverser les grandes voies, aussi l'accident survenu à un croisement devra être examiné sur le point de savoir quel était le véhicule engagé le premier.

Quoi qu'il en soit, la priorité dont jouit la grande route ne dispense pas les usagers de la prudence nécessaire à tout croisement dont les vues sont bouchées, prudence qui doit se manifester par avertissement, ralentissement.

◈ ◈ ◈

Comment il se fait que M. de Valera, président de l'Etat Libre d'Irlande, porte un nom à consonance latine ?

M. DE VALERA est né à New-York, de père espagnol. Ce n'est donc pas un Irlandais qui a rendu l'Irlande aux Irlandais.

L'histoire contemporaine fournit d'autres exemples de pareilles anomalies. Les Turcs, Asiatiques, sont gouvernés par Mustapha Kémal. Européen de Salonique. La vieille Russie obéit à un ancien séminariste géorgien, Djougachvili, devenu Joseph Staline. Quant à l'Allemagne, tout le monde sait que son « Führer » Hitler est un Autrichien originaire de Braunau.

Quelle est la recette du poulet au fromage ?

PLUMEZ, videz, flambez votre volaille. Fendez-lui légèrement le dos et aplatissez-le au couperet. Faites revenir le poulet à la casserole au beurre naturellement. Mouillez d'un verre de vin blanc et autant de bon bouillon. Ajoutez le poivre, le sel, le bouquet garni, une demi-gousse d'ail, un clou de girofle, si possible du basilic. Cuisez une heure à petit feu. Lorsque la volaille est bien mijotée, retirez-la de la casserole. Ajoutez à votre fond de sauce passée au tamis un gros morceau de beurre. Liez avec une cuillerée de farine et un verre de crème. Disposez une partie de la sauce au fond du plat de service. Jetez une poignée de gruyère rapé et les morceaux du poulet découpé. Arrosez-les avec le restant de la sauce et une autre poignée de rapé. Mettez ce plat à feu doux avec un couvercle de tourtière feu dessus. Servez-les lorsque le poulet a pris une belle couleur dorée et absorbé la sauce.

AU FEU!...

Le feu, quand il est indiscipliné, est un des éléments les plus brutaux, les plus dangereux, les plus déconcertants et, pour tout dire, les plus démoralisateurs contre lesquels l'homme ait à lutter.

Mais sait-il lutter contre ce fléau ?

A cette place, nos lecteurs trouveront, dans chaque numéro, jusqu'à la conclusion finale, quelques remarques, quelques observations sur le feu et ses ravages, sur la façon la plus efficace de le prévenir ou de le combattre, et qui sera en quelque sorte un petit guide pratique de la sécurité avant, pendant et après l'incendie tel que l'a défini sous les auspices de l'Œuvre d'encouragement à la prévention du feu, M. R.-J. Dumont, en un traité où nous avons fait de nombreux emprunts.

En France, chaque année, éclatent plus de 30.000 sinistres importants, si l'on se réfère aux statistiques officielles. Tous sont dus, sans aucune exception, à notre insouciance et surtout à notre ignorance. L'incendie, a écrit le général Pouderoux, ancien commandant du régiment de sapeurs-pompiers de Paris, est la conséquence et, en quelque sorte, l'expiation d'une imprudence, d'un oubli, d'une négligence. On doit donc prévoir le feu et l'empêcher d'éclore. Un incendie qui éclate prouve que la prévention contre le feu est en défaut.

Si le feu éclate, en moyenne, trente mille fois dans une année, il nous cause 25.000 victimes parmi lesquelles on compte 5.000 petits enfants. Il nous coûte plus de 3 milliards par an, soit plus de huit millions par jour. C'est le plus lourd et le plus honteux des tributs que paye une nation civilisée comme la France.

Sur les 38 014 communes qui composent la France, il y en a actuellement 37.000 où l'on n'est pas certain d'éteindre l'incendie d'une maison. On ne peut donc pas dire partout : « Les pompiers éteindront ». Par conséquent, il importe d'avoir chez soi ce qu'il faut pour éteindre tout début d'incendie. (*A suivre.*)

Comment procèdent les horticulteurs pour que, dès le mois de décembre, les lilas s'épanouissent aux vitrines ?

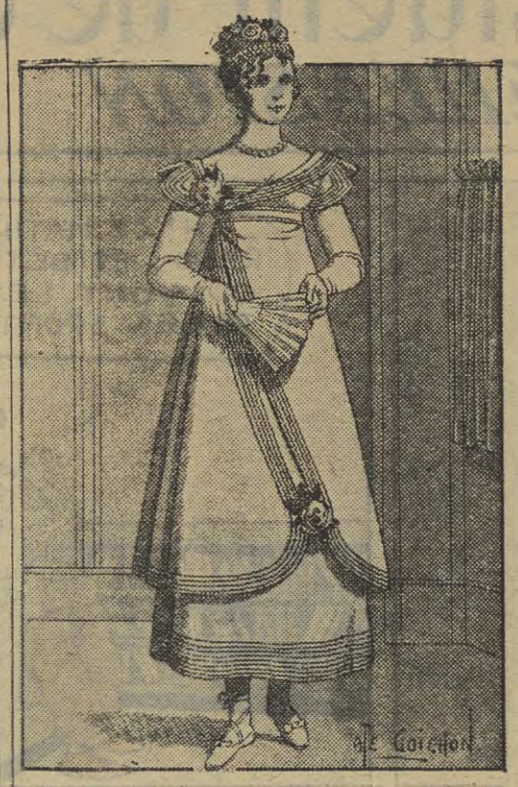
ON transporte les arbustes dès le printemps, dans des serres climatisées, des « forceries », dont la nature du terrain, l'aération, le chauffage sont savamment étudiés. Lorsque les premières feuilles sont sur le point de se déplier, on endort les plantes au chloroforme. On les réveille quinze jours avant la date choisie, pour leur floraison.

◈ ◈ ◈

Ce que c'est qu'un terril ?

UN terril est une accumulation de schistes, de résidus de houille et de cendres, qui se trouvent à proximité des mines et que le temps a en quelque sorte agglomérés, formant ainsi une énorme masse atteignant parfois une grande hauteur.

Comment s'habillait une Parisienne en 1816 ?



COIFFURE à la Joconde. Robe à la flore à petites épaulettes et à ouverture en biais sur le devant fermée par une fleur. Jupe courte. La taille est toujours haute comme sous l'Empire. Petits brodequins lacés autour de la jambe. Gants demi-longs.

◈ ◈ ◈

Quand auront lieu les épreuves du concours général des lycées et collèges?

LES dates sont celles-ci : lundi 2 mai, composition française (classe de première) ; mercredi 4 mai, version grecque (première), mathématiques (mathématiques) ; vendredi 6 mai, version latine (première); lundi 9 mai, histoire ou géographie (première); mercredi 11 mai, mathématiques (première); vendredi 13 mai, thème latin (première), histoire ou géographie (philosophie et mathématiques) ; lundi 16 mai, allemand (première); mercredi 18 mai, anglais (première); vendredi 20 mai, dissertation philosophique (philosophie), physique (mathématiques), espagnol, (première), italien (première); lundi 23 mai, dessin (première), philosophie et mathématiques.

◈ ◈ ◈

Où sont donnés des cours techniques et professionnels gratuits de photographie?

DES cours de ce genre sont organisés par l'Association philomathique, dans l'amphithéâtre de l'Institut d'optique théorique et appliquée, 3-5, boulevard Pasteur, Paris (15e). Une carte nominative d'auditeur est nécessaire. Elle est délivrée, contre la somme de 20 francs, pour droits d'inscription. Ouverture des cours : 20 h. 15.

◈ ◈ ◈

Quand aura lieu un concours pour l'emploi de commis des contributions indirectes (cadre masculin) ?

LE 9 mai 1938. Nombre de places : 200. Conditions : être libéré des obligations militaires, avoir moins de trente ans au 1er janvier 1938. Aucun diplôme exigé. Registre d'inscription clos le 1er mars. Les candidats peuvent s'adresser, pour tous renseignements (pièces à fournir, programmes,) au directeur des contributions indirectes de leur département.

◈ ◈ ◈

Ce qu'est le personnage de Rodomont ?

RODOMONT est un des personnages de *Roland furieux*, roi d'Alger, orgueilleux et insolent, mais téméraire. Aujourd'hui ce nom désigne quelque fanfaron ou quelque vantard, et l'on dit : une *rodomontade* (fanfaronnade, vantardise, défi lancé par un bravache, etc.).

LE DIABLE

CORS
EN SIX JOURS POUR TOUJOURS

Ce qu'on appelle une clenche ?

CE mot, dérivé de l'allemand *Klinke* (loquet) désigne la pièce principale du loquet d'une porte, c'est-à-dire celle que le mentonnet rejoint et qui, une fois tombée, tient la porte fermée. On dit aussi *clenchette* et plus rarement *clinche*. Ces mots sont assez souvent employés en Belgique et dans le Nord de la France, mais sont de moins en moins en usage.

FRUITS EXOTIQUES

LA PASTEQUE OU MELON D'EAU

SUPERBES, n'est-ce pas, ces pastèques que roule ce nègre en sa brouette très sommaire ! Au jugé chacune doit bien faire une vingtaine de livres, mais on en a vu de deux pieds de long et qui pesaient cinquante livres.

Ne décrivons pas la plante. Elle ressemble à celle dont le melon est le fruit... toutes proportions gardées s'entend. Si le melon est

AGRICULTEUR NOIR TRANSPORTANT DES PASTÈQUES

d'origine **africaine**, la pastèque vient, elle aussi de l'Afrique, mais de l'Afrique tropicale, où ses qualités rafraîchissantes sont fort appréciées.

De ces contrées, qui auraient été son berceau, elle se serait étendue, par l'Egypte, vers l'Inde et la Chine, de même que vers les terroirs de l'Europe méridionale : France du Midi, Espagne, Russie du Sud, où elle a été à même de s'acclimater.

Mais le pays le plus gros producteur du *water melon* ou melon d'eau, est la République des Etats-Unis (principalement les états de Californie, Floride, Texas et Georgie), où près de cent mille hectares sont affectés à la culture de ce fruit si apprécié de toutes les classes de la société.

CURIOSITÉS

COIFFURES FANTAISISTES

DES époques semblables inspirent-elles les mêmes coiffures féminines ? On serait tenté de le penser à voir cette coiffure très originale, très « sports d'hiver » aussi, où la neige des cheveux argentés encadre un

LE TREMPLIN OLYMPIQUE

tremplin de saut pour skieur miniature. Elle s'apparente d'assez près aux créations qui précédèrent la Révolution et qui se nommèrent : *Marie-Antoinette* (1777) et *la Frégate* (1778). Coiffures d'apparat, dont les imposants édifices soit reconstituaient un décor bucolique à la manière des « fermes » de l'époque, soit servaient de support à une imitation de bâtiments de guerre.

Mais sans doute vaut-il mieux ne tirer de cette similitude nul présage et conclure simplement que la mode ne peut paraître se renouveler qu'en se copiant toujours.

profitons de nos loisirs pour nous instruire un peu

DANS LA LÉGENDE ET DANS L'HISTOIRE

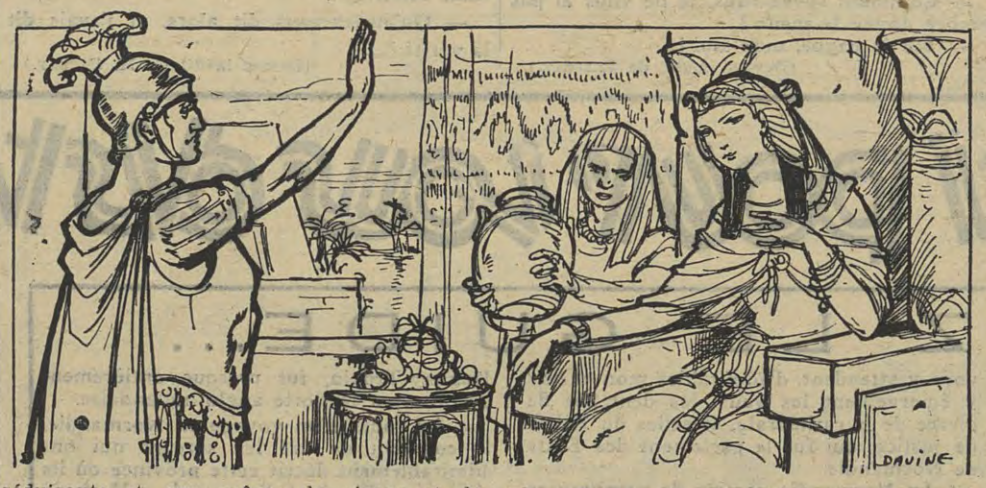
LES COUPLES CÉLÈBRES

ANTOINE ET CLÉOPATRE

IL N'EXISTE PAS DE COUPLE — Adam et Eve exceptés — dont les amours ont eu une si grande importance dans l'histoire du monde. Ces amours-là compromirent en effet les destinées de Rome, c'est-à-dire celles de la civilisation latine.

Antoine avait été le lieutenant de César Octave, le futur Auguste, venait de partager avec lui le pouvoir, se chargeant des affaires d'Occident et laissant à Antoine le soin de l'Orient. Et Antoine se rendit dans les Etats qui lui revenaient, mais, au devant de sa flotte, avança celle de Cléopâtre, reine d'Egypte.

Elle était très belle, Cléopâtre, infiniment



séduisante et, aux grâces du visage et du corps, elle ajoutait celles de l'esprit. Elle parlait toutes les langues alors connues, disait des vers d'une voix admirable, s'entretenait à rang égal avec les philosophes et les mages. Princesse d'Orient, elle paraissait toujours aux regards dans un équipage qui rappelait les somptuosités de la reine de Saba. Et elle avait encore la gloire d'avoir été aimée par César lui-même.

Cléopâtre avançait au devant d'Antoine dans une galère miroitante d'argent et d'or, enrichie de peintures admirables. Les voiles en étaient de soie et de pourpre. Les rames plaquées d'argent étincelaient sur les flots bleus. Sous une immense tente aux étoffes lamées, les plus belles filles d'Egypte, en des robes éclatantes, entouraient Cléopâtre, vêtue de voiles splendides, rehaussée de pierreries. Et cette incomparable galère voguait au son des lyres.

Antoine ne résista pas à la séduction d'une pareille reine. Il partagea avec elle le pouvoir ou plutôt s'abandonna à une vie molle et facile. Elle et lui ne se quittaient plus. Ils passaient leurs jours sans souci autre que leur amour. Ils jouaient aux dés, pêchaient, chassaient et Cléopâtre s'habillait en homme pour pouvoir suivre Antoine au cours de ses chevauchées.

Vint le moment, cependant, où Cléopâtre, qui ne manquait pas d'ambition, poussa Antoine à se rendre à Rome pour surveiller les agissements d'Octave. Antoine se décida au voyage. La rencontre fut d'apparence cordiale entre les deux maîtres du monde. Antoine donna même sa sœur Octavie en mariage au futur Auguste. Tout lui paraissant parfait, il se hâta de rejoindre celle qu'il aimait. Mais, à peine avait-il quitté Rome qu'Octave démontrait au peuple que sa vie et son luxe en Egypte étaient un scandale et une trahison. Antoine fut finalement déclaré ennemi de la république.

Et la guerre s'engagea qui devait donner l'empire au vainqueur. Cléopâtre réunit 500 vaisseaux qu'elle commanda elle-même et qui rejoignirent la flotte d'Antoine à Actium, où la bataille s'engagea. Hélas ! il manquait à la reine d'Egypte une qualité : le courage. Elle s'enfuit, peu après le début du combat avec ses vaisseaux. L'âme d'Antoine faiblit aussi à ce spectacle et suivit avec sa flotte celle de Cléopâtre.

Auguste était vainqueur, Ses troupes ne tardèrent pas à fouler le sol égyptien. Antoine et Cléopâtre se réfugièrent dans le grand monument funéraire qu'ils avaient fait construire pour eux, afin de ne pas être séparés, même par la mort. Quand les soldats romains se furent emparés du monument, ils trouvèrent Antoine, le cœur percé par son propre glaive et Cléopâtre agonisante. Elle s'était offerte à la piqûre d'un aspic qu'on lui avait apporté, sur son ordre, dans un panier de fleurs.

IV. -- LES DIX MEMBRES DE L'ACADEMIE GONCOURT

M. DESCAVES (Lucien), siège à l'Académie Goncourt, depuis sa fondation.

Il fut un des familiers du « grenier des Goncourt », où il représentait les tendances de la jeune école naturaliste — celle qui, au moment de la publication de *la Terre*, rompit de façon éclatante avec Emile Zola.

Parisien de Paris, Lucien Descaves est resté fidèle au XIVe arrondissement qui le vit naître en mars 1861 et où il vit toujours.

Son œuvre littéraire est des plus abondantes, encore que le maître n'ait jamais cessé de consacrer à la presse une grande part de son activité intellectuelle. Dans le roman, il donna *Sous-Offs*, dont l'apparition souleva maintes polémiques, *les Misères du sabre, le Calvaire d'Héloïse Padajou, Barababas, Georgin, l'imagier d'Epinal*, etc.

Critique littéraire, il a publié des livres qui font autorité, notamment sur Marceline Desbordes-Valmore.

Au théâtre enfin, avec Maurice Donnay, il fit représenter *Oiseaux de passage* et *la Clairière*, avec Alfred Capus, *l'Attentat ;* seul, il signa de nombreuses comédies, entre autres, *le Cœur ébloui* qui a fait une éblouissante carrière et demeure une de ses œuvres maîtresses, où il aura mis le plus de sa sensibilité.

Toujours prêt à défendre les grandes causes d'intérêt général, son œuvre se recommande par de hautes préoccupations sociales et morales.

Il n'est pas de ceux qui ferment les yeux devant l'injustice et à qui l'appel des misères font boucher les oreilles. Il n'a cessé, comme dit le titre d'un de ses livres, de *Regarder autour de lui.*

Le goût de l'observation, son souci de la vérité, l'expression très nette de cette vérité lui font une place à part dans la littérature contemporaine.

UN GRAND TECHNICIEN

HENRI-JOSEPH PAIXHANS

PARMI les noms des grands artilleurs qui, successivement, donnèrent à la France le matériel nécessaire à sa sécurité, celui du général Henri-Joseph Paixhans est trop communément ignoré.

Né en 1783, à Metz, il avait fait, comme officier d'artillerie, les campagnes de l'Empire lorsqu'il s'attela à la question des boulets creux, capables de recevoir intérieurement une charge explosive.

A la suite de ces essais, un grand nombre de navires, français d'abord, puis, par imitation, étrangers, furent armés, dès 1836, de canons « à la Paixhans », qui avaient 11 calibres de longueur d'âme et pesaient cent trente fois leur boulet. La bombe faisait les deux tiers du boulet et la charge de poudre, le quart de la bombe.

Paixhans, qui fut député de la Moselle de 1830 à 1848, fut nommé, en 1848, général de division. Il mourut en 1854, à Jouy-aux-Arches.

A PETITES CAUSES GRANDS EFFETS

Si...

LA CANNE ETAIT RETOMBEE

MAZARIN, exilé à Bouillon, fut rappelé à Paris, à la fin de la Fronde par Anne d'Autriche. L'abbé Fouquet, chargé de décider l'ex-premier ministre à reprendre ses fonctions, trouva un homme irrésolu. Comme les deux hommes se promenaient dans la forêt des Ardennes et que l'abbé Fouquet insistait, Mazarin s'exclama :

— Tenez, voyons un peu ce que le sort nous conseillera dans cette importante affaire, car je m'en rapporterai à lui.

— Et comment ?

— Eh bien ! je vais jeter ma canne sur cet arbre ; si elle y demeure, ce sera un signe infaillible qu'étant retourné à la cour, j'y demeurerai comme elle ; mais si elle retombe, ce sera une marque évidente que je dois rester ici.

Le cardinal jeta sa canne en haut de l'arbre. La canne resta accrochée.

— Allons, déclara Mazarin, la chose est décidée ; puisque le ciel le veut ainsi, nous partirons.

Si la canne était retombée et que le cardinal eût tenu parole, la France eût perdu le fameux négociateur de la paix des Pyrénées. Mais Mazarin devait savoir qu'il était assez adroit pour lancer sa canne de façon à ce qu'elle fît ce qu'il voulait. Il était si bon comédien...

UN ANNIVERSAIRE PAR SEMAINE

Le 22 février 1848, une révolution de trois jours éclatait dans Paris

UNE masse énorme d'ouvriers et d'étudiants avait manifesté place de la Concorde, chantant *la Marseillaise* et réclamant la réforme... électorale et parlementaire.

Le lendemain on criait : « A bas Guizot! » Des barricades s'étaient élevées autour des rues Saint-Denis et Saint-Martin. La garde nationale, suprême espoir de Louis-Philippe, ne « marchait » pas dans son ensemble. Le roi annonçait la démission de Guizot et la constitution d'un ministère Molé

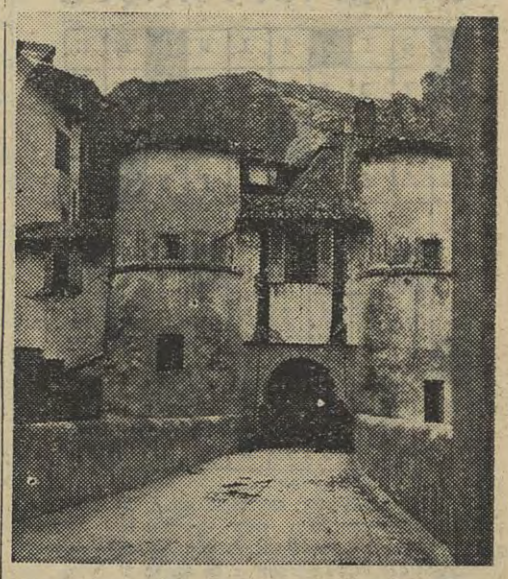
Tout semblait devoir se limiter à ce changement d'équipe ministérielle, lorsque dans la soirée, une fusillade inattendue, boulevard des Capucines, fit vingt-trois morts et trente blessés. Toute la nuit du 23 au 24, le peuple promena dans Paris les cadavres en criant : « Vive la République ! »

Le 24 au matin, toute la capitale était striée de barricades. Louis-Philippe allait abdiquer. Mais il était trop tard déjà, le cri de « Vive la Réforme ! » se changeait en un définitif : « A bas la royauté ! » Et de l'Hôtel de Ville au Palais-Bourbon, s'installait la République.

LA FRANCE PITTORESQUE

ENTREVAUX

SUR cette merveilleuse route d'accès à la Corniche qui passe par Digne, Entrevaux est la dernière localité des Basses-Alpes. La ville se trouve sur le Var, par 473 mètres d'altitude ; à droite, c'est le Chalvagne, affluent du torrent. Fort pittoresque. Entrevaux a succédé à l'antique *Glannateva* (Glandèves) lorsque la vieille cité diocésaine fut,



UN ASPECT DE LA PORTE D'ENTREVAUX

au onzième siècle, détruite par une inondation. Le chapitre vint officier dans l'église qui précéda Notre-Dame, ainsi que dans cette dernière ; mais les évêques continuèrent à résider jusqu'en 1789 à Glandèves, dont le diocèse, jusqu'alors, porta le nom. Parmi les curieux monuments d'Entrevaux, on cite un vieux pont sur le Chalvagne, et cette très curieuse et très authentique porte de ville, entre deux tours rustiques, surplombée par la montagne qui enserre les deux vallées, ainsi qu'un précautionneux écrin.

DÉCLARATION DES REVENUS

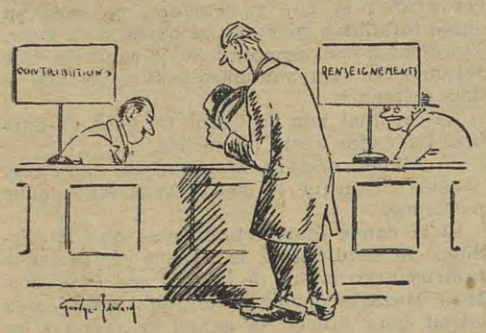
— Aveugle... sourd-muet... quelquefois manchot... vous cumulez !... Qu'est-ce que vous devez déclarer comme revenus !...

— Et comment que je le carotte, le percepteur, s'il savait !...
— Maintenant, il sait... c'est moi le percepteur !...

— Excusez-moi, je voudrais faire une petite rectification à ma déclaration... j'ai omis 27 centimes !...

(Dessin inédit de M. SAUVAYRE.)

Chez le percepteur

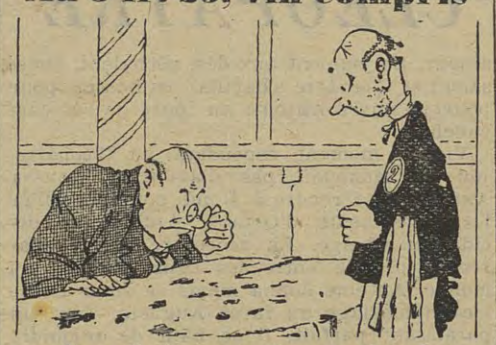


— Vous allez me dire aussi que vous êtes un Français moyen ?...

— ...Sans moyens, hélas !...

(Dessin inédit de GEORGE-EDWARD.)

Au 3 fr. 25, vin compris



— Je voudrais une sardine, un gigot flageolets, un macaroni à la tomate, un brie !...

— Comment savez-vous, je ne vous ai pas encore donné le menu !...

— Sur la nappe, mon ami !...

(Dessin inédit de RAFFRAY.)

Heureusement...

— Vous avez publié des mensonges sur mon compte !...

— Qu'auriez-vous dit alors, si j'avais dit la vérité ?...

(Dessin inédit de M. BAUDRY.)

Consolation

— Allons, allons, si vous vous laissez couper la deuxième jambe, dans un mois vous serez sur pied !...

(Dessin inédit de DAVINE.)

et voici pour vous distraire...

SUIVEZ LE GUIDE...

M. Clarinet se trouve dans les bureaux de l'agence de voyages dont il est le guide érudit. Un couple entre et feuillette des brochures étalées sur une table.

« Vous ne savez pas exactement où aller passer vos jours de congé ? intervient M. Clarinet. La Normandie vous tente-t-elle ? Une province admirable autant pour ses paysages que pour les monuments que les hommes y ont construits ; le pays des verts horizons et des innombrables pommiers dont la floraison, au printemps, semble transformer les champs en étendues neigeuses. Les bords des rivières sont particulièrement charmants : ceux de l'Oise, de l'Eure, de l'Orne, les rives de la Seine, offrent des spectacles magnifiques avec les ruines du Château-Gaillard, près des Andelys ; la vue que l'on a des hauteurs de Rouen sur les îles qui parsèment le fleuve et les splendeurs architecturales de la capitale normande. A Rouen, patrie de Corneille, de Flaubert, du musicien Rameau, qui vit périr Jeanne d'Arc sur son bûcher, il convient de s'arrêter longuement. Une foule de souvenirs historiques vous y attendent, d'admirables monuments y émerveillent les yeux, les dentelles de pierre de la cathédrale, et celles du Palais de justice, qui fut le parlement des Etats de Normandie.

» La Normandie compte de nombreuses autres cités d'art, dont la plus belle est sans doute Caen, plusieurs villes curieuses pour tous les vestiges du passé qu'elles recèlent : Honfleur, Bayeux, Vitré, Fougères, Pont-Audemer.

» Les côtes sont remarquables par les hautes falaises qui se dressent en face de la mer. On admire particulièrement, du Tréport jusque près de l'embouchure de la Seine, celles d'Etretat. Il faut voir Dieppe aussi, port d'où tant de hardis navigateurs s'élancèrent vers les aventures et qui fut la première plage en France à attirer les baigneurs estivaux. C'est près de Dieppe, à Arques, qu'Henri IV battit l'armée de la Ligue, commandée par le duc de Guise.

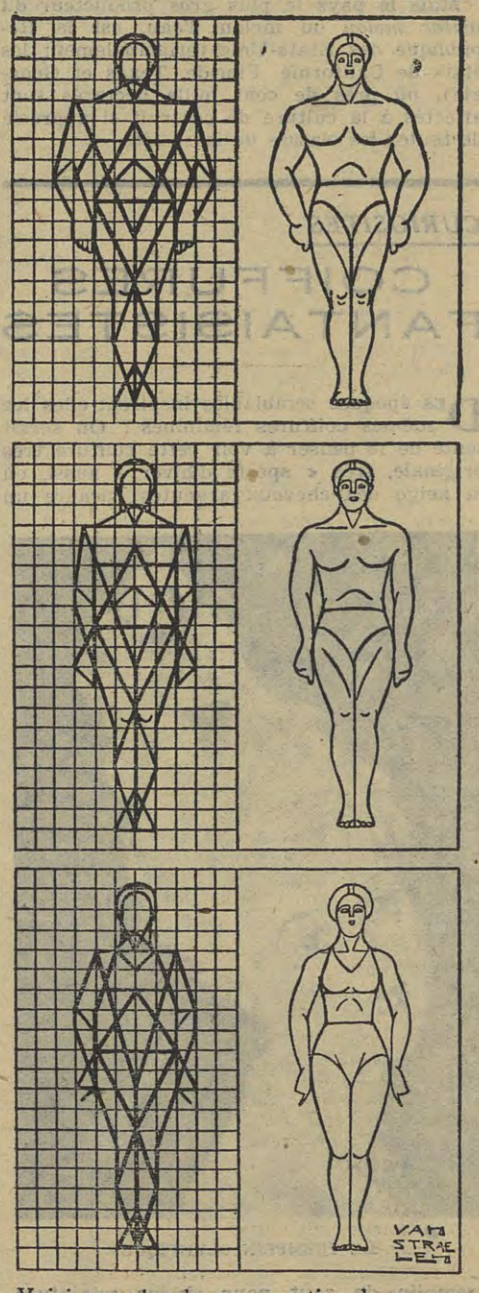
» La Normandie compte un port de guerre, Cherbourg, non loin duquel, à la Hogue, la flotte française, commandée par Duguay-Trouin, fut presque entièrement détruite par la flotte anglo-hollandaise.

» Au cours d'un voyage en Normandie, ie convient de lire les auteurs qui ont admirablement décrit cette province où ils sont nés : Flaubert, l'auteur de « Madame Bovary » ; Maupassant, auteur de tant de romans et de contes sur sa province, dont « Une Vie », « Un cœur simple », « Toine », etc. »

ERREURS DU GUIDE DANS LE PRECEDENT NUMERO :

1° Ce n'est pas Louis XIV, mais Louis XV qui nomma intendant du Jardin du roi Buffon, qui vécut en effet de 1707 à 1788 ; 2° L'époque quatermaire n'est pas la plus ancienne époque du globe, mais, au contraire, celle qui englobe celle que nous vivons ; elle suit l'époque tertiaire ; 3° L'océan glacial antarctique ne borde pas la Sibérie, il se trouve au contraire autour du pôle Sud ; 4° Les premières données d'histoire que nous possédons ne datent que du cinquième siècle av. J.-C. ; 5° Le gouvernement de Périclès s'étend de 444 à 429 avant l'ère chrétienne ; 6° Les phoques ne sont pas des cétacés, mais des pinnipèdes ; 7° Les roussettes ne sont pas des oiseaux, mais des espèces de chauves-souris — des Chéiroptères — qui vivent aux Indes et à Madagascar.

POUR DESSINER AVEC FACILITÉ



Voici une planche comparative des proportions de l'athlète, de l'homme normal et de la femme. Vous remarquerez que les différences de proportions ont été obtenues en modifiant simplement le nombre de carrés aux épaules, qui est le point de départ de chaque schéma.

CARRÉ HISTORIQUE

■	8	I	■	I	I	N	■	E	H
■	7	8	I	I	E	O	■	I	P
S	3	O	8	■	L	■	7	8	A
O	L	6	I	■	O	P	7	■	R
E	F	4	8	■	N	A	G	O	G
R	■	2	5	8	8	■	A	N	■
I	N	O	9	I	5	A	R	O	H
■	L	O	C	T	I	B	■	3	P
M	O	■	4	O	K	M	■	8	■
B	A	I	8	L	A	E	I	8	■

En partant d'une certaine case, et en passant successivement par toutes les autres cases, sans en sauter une seule, et sans suivre la diagonale, vous lirez à la suite :

Le nom d'un souverain — Le nom d'une bataille — Le titre d'un chef-d'œuvre littéraire — Le titre d'un chef-d'œuvre musical — Le nom d'une invention qui fait encore pas mal de bruit — Le nom d'une audacieuse construction.

Chaque nom est suivi d'une date (ou de plusieurs) qui le situe exactement dans un siècle voisin du nôtre.

DEVINETTE

Quel est le saint qui est le patron des travailleurs ?

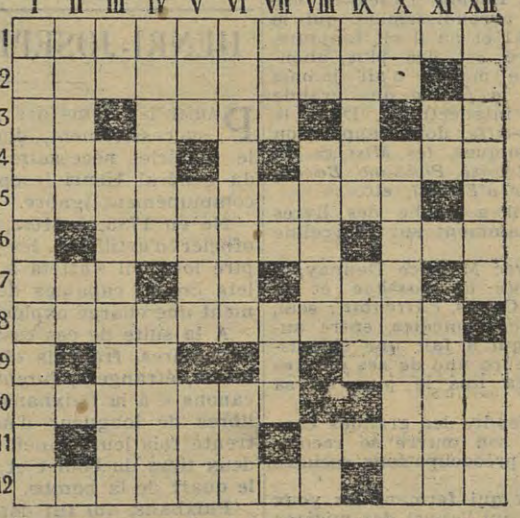
CHRONIQUE DU CRITIQUE FANTAISISTE

Avez-vous remarqué quel est l'écrivain le plus :
FORESTIER ? — FIN ? — PROFOND ? — ÉLEVÉ ? — NOIR ? — CONTREFAIT ?

MOTS CROISÉS

Horizontalement

1. Participation à une charge.
2. Autochtones.
3. Ile ; volcan ; affirmation.
4. Considérablement ; solidement fixé.
5. On l'arrête généralement par une solide ligature.
6. Thésée l'abandonna après l'avoir aimée ; sans valeur.
7. Eau-de-vie ; pronom ; possessif.
8. Emploi de paroles magiques.
9. Préfixe ; benjamin de l'Olympe.
10. Elle fut aimée d'Hercule ; vieille colère.
11. Département ; conduit souterrain pour l'épuisement des eaux.
12. Qui ne rit pas ; fatigué.



Nos lecteurs trouveront les solutions de ces différents problèmes dans notre prochain numéro.

Verticalement

I. Farouches ennemis de Rome.
II. Couvert de dettes ; préfixe.
III. Lac ; libérer d'une tutelle.
IV. Nombreux sont les châteaux où l'on dit qu'il y en a un d'enfoui ; vieil adverbe de temps.
V. Cérémonial ; chose sans importance ; mesure.
VI. Qui ne sait rien ; monnaie.
VII. Ouvrit une grande bouche ; espace de temps ; partie de charrue.
VIII. Article ; il est souvent chargé de régler la circulation ; cube ou tronc de cône.
IX. Qui a perdu son éclat ; volatile.
X. Canton ; qui concerne les ciseaux d'Anastasie.
XI. Etalon ; machine élévatoire.
XII. Est attachée au ballon ; nous en avons cinq.

VERS A COMPLÉTER

Aux mots ci-dessous, ajoutez dix fois la même lettre et vous formerez un vers bien connu : -I-ON -NA -IT-ON -E -EUX -O-US -IN-ONS.

Un Conte d'Humour

PRENONS UN CHAUFFEUR !

Le colonel en retraite des Mouttets était un vieux garçon maniaque. Anguleux, brusque de manières, il n'avait pourtant pas tout à fait abandonné le désir de plaire, ce qui se voyait à la façon dont il ajustait son monocle et faisait parfois des phrases qui, malheureusement, perdaient toute leur valeur aimable par le ton sec sur lequel il les débitait.

— Le chat-huant qui veut faire le rossignol, affirmait Mme Leribec, une vénérable veuve qui prolongeait savamment, bien au delà de la cinquantaine, l'éclatante blondeur de sa chevelure.

L'excellente dame et le colonel ne cessaient d'ailleurs pas, depuis

des années, de se chicaner et de ronchonner l'un contre l'autre. C'était tout naturel. Ils étaient voisins, habitant des villas contiguës, à l'orée de la forêt, à Saint-Germain-en-Laye. Ils se voyaient chaque jour, dès le matin, de leurs fenêtres, échangeaient des bonjours courtois ; mais souvent la conversation dégénérait en propos moins agréables.

— Décidément, dans cette maison, je ne suis pas chez moi, constatait Mme Leribec sur un ton aigre-doux.

— Oui, il faudra planter entre nous une haie gigantesque de peupliers, répliquait le colonel.

Presque chaque soir, ils se trouvaient encore réunis, dans des maisons amies, autour d'une table de bridge ; ce qui permettait au colonel de répéter trois ou quatre fois par séance, en accompagnant ses paroles d'un soupir :

— Ma chère amie, vous ne saurez jamais rien de ce jeu !

Sur quoi, Mme Leribec répondait de sa voix aiguë :

— Vous, vous ne saurez jamais combien vous m'agacez.

Mais si, par hasard, ils avaient une soirée libre, ils s'invitaient mutuellement, comme s'ils ne pouvaient se passer d'échanger des mots désobligeants. Et, ces soirs-là, seul à seul, ils redoublaient de sarcasmes. Chez Mme Leribec, on apportait, vers dix heures, du thé fumant ; des Mouttets saluait l'arrivée du plateau toujours de la même phrase :

— Quel plaisir prenez-vous à absorber une drogue qui vous énerve, alors que vous êtes déjà passablement disposée aux vivacités envers vos amis ?

— Alors, vous n'en voulez pas, colonel ?

— Oh ! moi, si ; j'ai toujours l'humeur égale.

— C'est-à-dire insupportable.

Chez des Mouttets, on servait de la citronnade glacée.

— C'est pour me faire croire que vous avez encore le sang chaud et ardent d'un sous-lieutenant, remarquait l'excellente dame.

— Vous n'en prenez pas ?

— Que si... Je n'ai pas encore votre âge.

Et comme ils jouaient d'interminables parties de piquet ou de jacquet, c'était un roulement continuel d'observations : « Colonel, vous me donnez la migraine par la façon dont vous remuez les dés dans le cornet ! » « Ma bonne amie, une femme comme vous ne devrait jamais tenir un cornet ou une carte ».

Un matin, de sa fenêtre, des Mouttets aperçut sa voisine qui, habillée pour sortir, traversait rapidement son jardin.

— Chère amie, vous êtes bien matinale, aujourd'hui ?

— Oui... J'ai rendez-vous pour acheter une automoblie.

— Attention ! Quand vous choisirez un chauffeur...

— Un chauffeur ! Mais je vais apprendre à conduire, et je conduirai moi-même.

— Vous conduirez vous-même ! s'étonna le colonel.

Et comme il souriait :

— Qu'avez-vous à ricaner ?

— J'ai bien le droit de m'étonner d'une idée aussi singulière.

— Singulière ! Vous appelez cela une idée singulière, à une époque où tout le monde sait tenir un volant. Vous retardez de cinquante ans, mon pauvre colonel.

Elle était déjà loin qu'il répétait presque à haute voix :

— Cette vieille toquée va écraser tout le voisinage...

Pendant quelques semaines, on vit, sur les routes environnantes, Mme Leribec zigzaguer dans une voiture neuve, aux côtés d'un professeur qui eut fort à faire avec elle. Puis vint un jour où elle se promena seule.

— C'est que ça ne doit pas être bien malin de conduire ! constata le colonel.

Il eut aussitôt le désir d'apprendre, lui aussi, et d'acheter une voiture comme sa voisine. Celle-ci, en apprenant la nouvelle, se garda bien de laisser passer une si belle occasion de se montrer désagréable :

— Eh bien ! vous n'avez pas peur !

— Peur ? Et de quoi ?

— Voyons. Mais c'est extrêmement dangereux, à votre âge.

— A mon âge ! A mon âge !

Il était furieux. La scène se passait devant un parterre de roses, dans le jardin de Mme Leribec. Il craignit d'être entraîné par la colère plus loin qu'il ne convenait et, ayant salué, il quitta brusquement la place.

— Ma parole, il jouerait encore volontiers au Saint-Cyrien ! murmura-t-elle en le voyant s'éloigner.

Il acheta une voiture et ne tarda pas à savoir convenablement la diriger.

— Qu'en dites-vous ? demanda-t-il à sa voisine.

— Nous verrons la suite, répondit-elle avec un sourire exaspérant.

●

Deux jours après, il se promenait à son volant, dans la forêt, lorsqu'à un tournant d'une petite route, il aperçut une voiture arrêtée. Mme Leribec était à demi-agenouillée devant une des roues, s'efforçant de placer un cric sous l'essieu.

Le colonel accourut, la figure rayonnante.

— Que se passe-t-il, chère amie?

Elle ne lui accorda pas un regard et sur un ton sec :

— Vous le voyez bien. J'ai un pneu crevé. Aidez-moi.

Il persifla :

— Oh ! non, ce n'est pas de mon âge, ces choses-là. Et vous-même vous allez abîmer vos charmantes menottes blanches. Croyez-vous, au surplus, qu'il soit très convenable de voir une vénérable dame comme Mme Leribec agenouillée sur la route et imitant, en manteau de fourrure, les gestes d'un mécanicien en cotte bleue ?

Elle était exaspérée. Elle finit cependant par accepter de monter dans la voiture du colonel pour aller chercher un mécanicien.

— Pour partir en promenade, comme pour partir en guerre, il faut s'assurer que son matériel est en parfait état !

Il venait à peine d'émettre cet aphorisme qu'un choc intérieur se produisit. La voiture se bloqua immédiatement, non sans secouer rudement ses passagers.

— Vous êtes un danger public ! glapit Mme Leribec. Qu'est-ce qu'il a, votre matériel en parfait état ?

— Je vais voir.

Le colonel ne vit rien, quoiqu'il eût ouvert le capot, se fût penché sur le moteur, eût manipulé quelques écrous, et l'on ne put pas repartir. L'on dut, sous les sarcasmes de Mme Leribec, s'en retourner à pied.

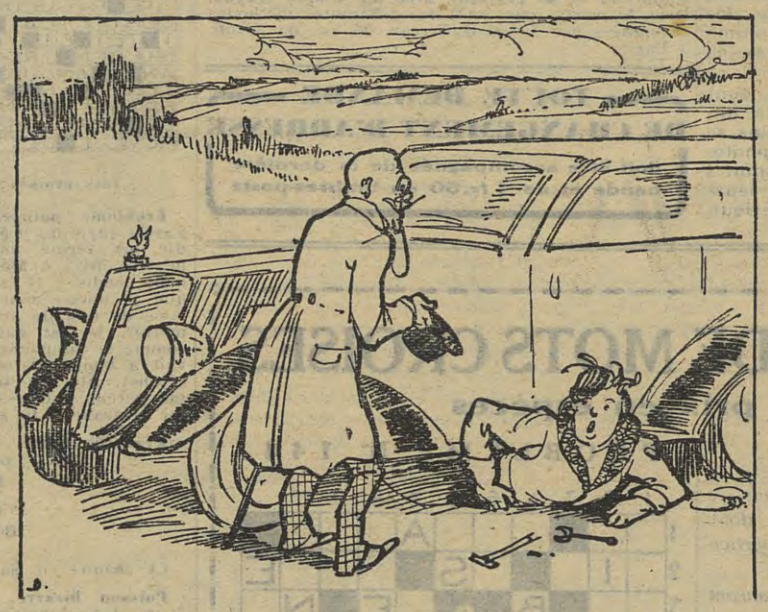
— Après tout, rien ne vaut une marche à travers bois par une belle matinée d'automne, se consola des Mouttets.

Sa compagne éclata :

— Vous en avez d'admirables pour masquer votre incapacité. J'espère avant peu avoir des voisins d'une autre qualité que vous !

— Comment cela ?...

Mme Leribec annonça qu'elle allait déménager sous très peu de jours. Elle avait déjà loué sa villa.



Elle retournerait habiter à Paris un petit hôtel qui lui appartenait et qui était sans locataire depuis longtemps. Il fallait faire des économies, par ces temps difficiles.

A cette nouvelle, le colonel s'était arrêté net. Il avait froncé les sourcils et il éclata furieux :

— Comment ? Vous quittez Saint-Germain ? Comme cela ? Sans prévenir ?

— Il aurait fallu vous demander la permission ?

— Si je m'y attendais ! Mais, ma pauvre amie, il n'est pas possible d'abandonner ainsi des habitudes vieilles de dix ans. Que dis-je, de dix ans, de...

— On doit savoir changer d'habitudes.

Des Mouttets s'indigna :

— Et celles des autres ? Vous n'y pensez pas. Vous en faites bon marché. Vraiment, votre égoïsme passe les bornes. Alors, je ne jouerai plus au bridge. Tous les soirs, avec vous...

— Les partenaires ne manquent pas.

— Avec cela qu'on en trouve facilement de bons...

— Bons ! C'est la première fois que vous me faites cet honneur.

— Il ne s'agit pas de cela. Et pour voisins, qui aurai-je? Vos manies, à vous, au moins je les connaissais, tandis que celles des nouveaux... Il y aura peut-être des enfants insupportables.

— Précisément. Mes locataires ont trois petits garçons entre dix et quatorze ans.

— Cela va être infernal.

Mme Leribec éclata de rire. Au moment où ils se séparèrent, elle déclara :

— Vous savez que si vous tenez à entendre de ma bouche, de temps en temps, vos vérités, je ne vous interdis pas de venir me voir à Paris.

Au cours des jours qui suivirent, le colonel se montra d'une humeur exécrable. Le matin du déménagement, il s'emporta contre le bruit des camions devant sa porte, le va-et-vient des hommes portant des meubles, la paille qui fut répandue sur le trottoir.

— C'est intolérable ! clamait-il.

Il n'y tint plus, monta dans sa voiture et alla passer la journée à Paris, si bien que Mme Leribec ne le trouva pas quand elle vint prendre congé, ce qu'elle jugea d'une incivilité inconcevable.

Mais des Mouttets se jugeait bien plus offensé par ce départ. Toute sa vie était désormais modifiée par la suppression d'une foule de détails : plus de petits bonjours par la fenêtre, plus de visites chez la voisine, plus d'arrivées en tempête de Mme Leribec pour protester contre le domestique du colonel — son ancienne ordonnance — qui avait joué du clairon, ou laissé passer le chien par-dessus le grillage, plus de disputes au bridge ou au piquet, plus de rencontres aux propos aigres-doux...

— Elle doit mourir d'ennui à Paris, affirmait-il plusieurs fois par jour. Il faut que j'aille voir cela...

Et, un beau matin, il partit pour Paris dans sa voiture. Mme Leribec habitait une petite rue donnant dans l'avenue Molitor. Sur le point d'y arriver, le colonel, sans doute trop absorbé par ses pensées, prit un tournant trop au large. En face de lui arrivait une voiture qui ne se trouvait pas tout à fait sur sa droite. Aucun des deux conducteurs n'arrêta à temps. La rencontre, assez rude, se produisit. Bruit de ferraille. Fracas de vitres brisées. Aucun mal pour personne. Mais tandis que des Mouttets sortait de son automobile, une dame furibonde jaillissait de l'autre. C'était Mme Leribec qui, à la vue de son ex-voisin, s'écria :

— C'était vous ! j'aurais dû me douter que cela ne pouvait être que vous.

— J'allais vous en dire autant, ma chère amie.

— Vous êtes toujours aussi maladroit.

— Et vous n'avez pas fait beaucoup de progrès.

Des badauds s'étaient déjà rassemblés. Un agent accourait et sortait son carnet. Ils continuèrent à échanger des aménités :

— A votre âge, colonel, on renonce aux exercices périlleux.

— Au vôtre, ma bonne amie, on a trop tendance à les rechercher.

Elle suffoqua, puis, comme l'agent intervenait, elle ragea encore :

— Voilà où nous mène votre maladresse, à des histoires avec la police...

Sur quoi, l'agent jugea bon de faire de l'esprit :

— Si l'on veut éviter ça, on prend un chauffeur.

— Qui vous demande quelque chose, à vous ? protesta le colonel, dérivant sa colère sur le représentant de l'autorité.

Celui-ci n'insista pas, accomplit sa besogne, constata les dégâts, déchiffra les papiers des deux automobilistes, prit des notes. Quand ce fut fini, l'irritation de Mme Leribec et celle de son ci-devant voisin étaient à peu près complètement tombées.

— Maintenant, que faisons-nous ? Je venais vous rendre visite, avoua assez piteusement le colonel.

— Eh bien ! rendez-moi visite.

— Comme si rien ne s'était passé ?

— Vous imaginez-vous que cet incident change quelque chose à notre genre de relations ?

— Et je regrette qu'ils ne puissent plus être aussi fréquents.

— Vous en avez de bonnes ! Vous voulez donc tenter de me tuer tous les jours ? Je vous savais maladroit, mais pas avec préméditation.

L'hôtel de Mme Leribec était tout près du lieu de la rencontre. Ils furent bientôt installés dans un petit salon Louis XVI qui parut au colonel tout à fait charmant, ouaté à souhait. Il s'assit dans un vaste fauteuil à oeillière dont les profondeurs moelleuses vantaient les joies du bien-être. En face de lui, Mme Leribec, enfouie dans une bergère, souriait. Ce fut bien la première fois que des Mouttets s'aperçut qu'un sourire était capable au visage de son ex-voisine d'éveiller un regard tendre et de souligner le dessin d'une bouche encore aimable. Mais la vue de cartes en désordre sur un guéridon lui donna de l'humeur.

— Vous avez trouvé un partenaire pour votre piquet ? bougonna-t-il.

— Non, je fais des réussites.

— Des réussites. Vous vous ennuyez donc ?

Comme elle ne répondit pas tout de suite, il demanda :

— Alors, un petit piquet, comme autrefois ?

— Et pourquoi pas ?

Ils prirent place à la table. Tandis qu'il donnait les cartes, le colonel soupira :

— Savez-vous que cela me manque, de ne plus entendre vos observations désagréables.

— J'avoue, moi aussi, que vos paroles odieuses m'amusaient quelquefois. J'ai une tierce...

Des Mouttets répéta :

— Une tierce ! une tierce !

Il ne regardait pas son jeu, mais le décor qui l'entourait, les gravures qui ornaient les murs, les rideaux roses aux fenêtres...

— Eh bien ! quoi ? Vous êtes dans la lune ? Elle est bonne, ma tierce ? s'exclama la maîtresse de céans.

— Au fond, reprit le colonel, l'agent avait raison de nous conseiller de prendre un chauffeur.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— La vérité... Nous devrions prendre un chauffeur.

— Vous divaguez, je pense.

— Un chauffeur commun bien entendu, car il n'est plus possible que nous continuions à habiter l'un Paris et l'autre Saint-Germain.

— Comment dois-je prendre les sornettes que vous me débitez là et qui m'ont tout l'air d'une espèce de demande en mariage ?

— Ma foi, prenez-les comme vous l'entendrez.

— C'est que, colonel, vous êtes un homme parfaitement insupportable.

— Pas beaucoup plus que vous, chère amie. Mais je suppose qu'il y a de sales caractères faits l'un pour l'autre.

— On étudiera cela plus tard. En attendant, vous ne m'avez pas encore dit si ma tierce était bonne.

Ils se marièrent peu après et leur union ne fut pas malheureuse, car, au cours de la longue suite de soirées qu'ils passèrent ensemble, ils ne se disputèrent pas beaucoup plus que bien d'autres époux.

H. de Fels.

BRIC-A-BRAC

INFORMATIONS DU MONDE ENTIER

LES CONTRÉES MYSTÉRIEUSES DE LA TERRE...

Dans le désert de Gobi, vaste, isolé, dangereux, avec des froids plus cruels qu'au pôle, il reste des mystères qui tenteront les amateurs d'aventures. Ses fossiles recèlent des secrets de la vie primitive et des animaux préhistoriques.

Le Thibet est encore un pays bien défendu, bien que les lamas possèdent des récepteurs de T.S.F. La Chine occidentale est encore un pays de mystères. Les Chinois voudraient le garder intact jusqu'à ce que leurs propres explorateurs en relèvent les cartes et révèlent ses secrets. Mais Shongrila, l'heureuse vallée des Horizons Perdus n'est peut-être pas seulement le fruit de l'imagination de James Hilton ou des metteurs en scène d'Hollywood.

A la jonction de Burmah et de l'Inde, il y a des montagnes et des vallées qui défient l'homme blanc. Jim Matthewsquin qui a tenté, avec son camarade Hook, un vol vers l'Australie et s'est abattu dans la jungle de Burmah, nous a décrit d'inacessibles vallées, fermées au monde extérieur, où l'avion même ne pouvait se poser.

L'Opinion publique de Bruxelles.

PASSE-TEMPS

Le plus grand plaisir des New-Yorkais est la lecture, viennent ensuite la radio et le cinéma. C'est une enquête officielle de l'administration de Washington qui nous l'apprend. A ces trois passe-temps préférés s'en ajoutent cinquante-sept autres où se découvre toute la fantaisie humaine.

Une femme n'a pas de plus grande joie que de recueillir les chats errants, une autre de collectionner les talismans. Certains ne songent qu'à assister à des concerts gratuits, à des matches de football ou à faire des mots croisés. Il en est pour réunir en volume des extraits de journaux ou des dessins comiques.

Quant aux vrais collectionneurs, ils sont légion. Les uns se bornent aux objets anciens, aux timbres, aux médailles, certains se spécialisent dans la coloration des photographies de zèbre, entassent les programmes et les mouchoirs de poche, emploient leurs loisirs à tricoter ou à décorer leur intérieur.

La préférence donnée à la lecture nous fait regarder d'un bon œil nos contemporains dont on dit tant de mal.

New York Herald.

EDUCATION DE PRINCESSES

Les petites princesses Elizabeth et Marguerite d'Angleterre vont maintenant faire de la cuisine. On a modifié à leur intention une partie des cuisines royales au palais de Buckingham où on a installé un four d'un format réduit à l'usage des filles du roi. Sous la direction d'un chef elles apprendront l'art de préparer les mets succulents. La reine est elle-même un cordon bleu extraordinaire et veut que ses filles puissent l'imiter.

L'Unité de Montréal.

MENÈS

Le roi Menès, dont on croit avoir récemment retrouvé la tombe, est celui qui fonda la première dynastie de rois d'Egypte connue dans l'histoire.

Il régna probablement sur la Haute-Egypte et conquit ensuite la Basse-Egypte.

Hérodote et Manetho le placent tous deux en tête de leurs listes de dynasties, mais d'autres historiens sont d'un avis différent. Ceci permet de se demander si vraiment la ville de Memphis fut fondée par Menès.

On raconte de ce premier pharaon qu'il établit une législation et institua le culte des dieux. Il fut tué à la chasse par un hippopotame.

On l'a parfois confondu avec le roi Narmer, dont il existe plusieurs monuments contemporains.

News Chronicle.

LA STÉNOGRAPHIE

s'apprend et **se pratique avec un simple crayon.** Dem. le progr. grat. n° 3 des différentes méthodes enseignées par Jamet-Buffereau, 96, rue de Rivoli, à Paris.

TOUTE DEMANDE DE CHANGEMENT D'ADRESSE

doit être accompagnée de la dernière bande et de 1 fr. 50 en timbres-poste

PROBLÈMES DE MOTS CROISES

Dotés de prix en espèces

RÈGLEMENT

1° *Chaque VENDREDI paraît dans ce journal un problème de mots croisés doté, proportionnellement au nombre de participants, de nombreux prix en espèces ;*

2° *Seront gagnants ceux qui auront envoyé une réponse conforme à la solution type. La somme revenant aux intéressés leur sera réglée dans la semaine suivant la publication de la solution type.*

3° *Les seules solutions admises seront celles identiques à la solution type déposée à la direction de* Dimanche-Illustré *sous pli cacheté avant la publication du problème. La solution type sera publiée dans* Dimanche-Illustré *la quinzaine suivante. Tous les mots utilisés figurent dans le Nouveau Petit Larousse illustré, dernière édition. Les mots tels que : articles, notes de musique, participes, symboles, abréviations, ne sont pas comptés comme fautes ;*

4° *Les lecteurs pourront adresser autant de solutions qu'ils le désireront sous le même pli, avec paiements groupés, en se conformant au règlement ci-dessous.* Indiquer les noms et adresses au verso de l'enveloppe ;

5° *Chaque solution doit être accompagnée d'un droit de participation de 5 francs (chèque postal Paris 1445-00, de préférence avec envoi du récépissé), mandat, chèque et exceptionnellement timbres-poste à 0.65. Dans ce cas, envoyer 10 timbres à 0.65. Joindre une feuille portant les noms, prénoms, adresse et le mode de règlement utilisé. On doit écrire les solutions à l'encre, sans ratures et en capitales d'imprimerie, sur une grille imprimée de préférence et portant toutes indications* (1).

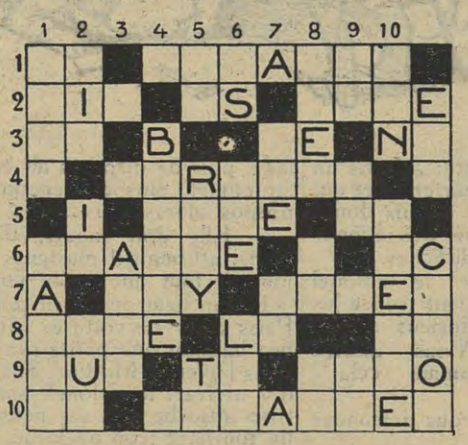
6° *Adresser les envois à Paris Mots-Croisés, Service D. I., 46, avenue Bosquet, Paris (7e). Les envois peuvent être postés jusqu'au vendredi suivant au soir. Les résultats sont publiés dans la quinzaine.*

7° *Tout envoi non conforme aux règles indiquées est considéré comme nul. Le seul fait de prendre part à ce problème comporte l'acceptation du présent règlement.*

(1) Paris-Mots Croisés peut fournir cinquante grilles en pochette contre 4 francs en timbres-poste. Pas d'envoi contre remboursement.

Les lauréats du problème N° 142 recevront, cette semaine, par mandat-carte à domicile, la somme de 110 francs.

PROBLÈME N° 144



HORIZONTALEMENT

1. Initiales de Shaw. — Personnes de la mythologie.
2. Rivière du Jura. — Post scriptum. — Bois de campêche.
3. Tonnay Charente. — Du nom d'une ville de la République Argentine. — Deux lettres de hymne.
4. Qui a un emploi spécial.
5. Mari de Bethsabée. — Iles de l'amirauté.
6. Mensonge, hablerie. — Abréviation.
7. Ancienne capitale du Velay. — Exposer un enjeu.
8. Détail d'un compte à acquitter. — Largeur d'une étoffe. — Petit ruisseau.
9. Nuage. — Sorte d'équerre. — Moïse aperçut de là la terre promise.
10. Empire français. — Perdre son temps.

VERTICALEMENT

1. Ville étrangère. — Sert à transporter une denrée.
2. Ainsi en latin (Pages roses 1141). — Préfixe. — Marque le soulagement du croisiste qui a terminé son problème.
3. Qui a des dispositions à.
4. Plante marine servant pour les matelas.
5. Abréviation. — Du nom d'un drame célèbre de Victor Hugo si on supprime un R. — Pronom.
6. Cité légendaire bretonne. — Ville de la Drôme. — Près de.
7. Etre fantastique dans les contes pour enfants. — Pronom.
8. Créateur de toutes choses. — Note de musique. — Initiales du poète Rapin.
9. Préposition. — Participe gai. — Etienne Dolet.
10. Illustre et inutile société. — Sévère, mordant.
11. Cours d'eau. — Partie solide du sang.

1			■				A			■
2		I		■		S	■			E
3			■	B	■	●		E		N
4		■			R				■	
5	■	I	■				E	■		■
6			A			E	■		■	C
7	A	■			Y	■			E	
8				E	■	L		■		
9		U		■	T		■			O
10			■				A		E	

Solution du n° 142

AMULETTE NU
VANITE C O
MESO MU DO
AA ECHO AOD
BNA S ROSSO
C SP NE TIR
G IR NOTA
CAELIUS REN
LU ER ROG T
AR REZ VAHE

Le résultat du problème numéro 143 sera publié dans le n° du 27 fév.

Prévoir

L'une des supériorités de l'homme sur l'animal est de pouvoir, jusqu'à un certain point, être maître de son destin. La bête vit au jour le jour, l'homme prévoit. Par ces affreuses et glacées journées d'hiver, il est aisé de prévoir qu'en quittant notre intérieur chaud et douillet, nous risquons de prendre un rhume, une bronchite.

Que faire? Ayez sur vous des capsules de Goudron Guyot. Ces capsules, à base de goudron végétal ou extrait de pins de Norvège pur, prises à la dose de 2 à 3 à chaque repas, sont douées de la plus grande efficacité dans les cas de rhumes ou catarrhes.

Elles sont en vente dans toutes les pharmacies, et afin d'éviter toute erreur, exigez bien le véritable Goudron Guyot, dont l'étiquette porte le nom de Guyot imprimé en gros caractères, et sa signature en trois couleurs, violet, vert, rouge et en biais, ainsi que le nom et adresse : Maison Frère, 19, rue Jacob, Paris.

Echantillon gratuit sur demande.

RETOUR d'AGE sans accident
en faisant usage de la Véritable **TISANE BONNARD**
Délicieuse, Laxative, Dépurative, Diurétique
La boîte : **4 fr. 75.** — TOUTES PHARMACIES

SOLUTIONS DES DISTRACTIONS PUBLIEES DANS LE DERNIER NUMERO

Mots croisés

Les comptes du petit Pom. — Nous sommes le 30 avril, dernier jour du mois. Pom a fait en tout 15 problèmes, dont 5 justes et 10 faux :

5 × 10 = 50
10 × 5 = 50

Il n'y a donc rien à donner et rien à recevoir.

Passe-temps. — Choix.

Curiosité. — Sophie, Caufy.

Problème policier. — Voilà, dit le fermier, j'avais envie du pré au vieux Thomas pour agrandir ma ferme, mais, à plusieurs reprises, il m'avait dit : « Moi vivant, mon pré ne sera jamais vendu ». Il fallait donc qu'il soit mort pour que je puisse acheter ce terrain. J'ai fixé cette lame de faucille au bout d'une perche de quatre mètres, je l'ai guetté derrière la haie et hier, comme la campagne était déserte et qu'il se trouvait à bonne distance, je lui ai fait le coup du crochet. Alors qu'il me tournait le dos, passant ma perche par-dessus la haie, d'un coup sec, je lui ai tranché la gorge.

Proverbe caché. :

PARI - A
KRA - CH
VAL - AQUE
VER - VINS
BORE - AL
ION - IE

(A chaque vin sa lie.)

Poisson bizarre. — Tête : 5 cm. ; queue : 7 cm. 1/2 ; longueur totale : 25 cm.

Transpositions :

NERF
ETUI
RUES
FISC

Charade. — MAR HAIE CAGE. (Marécage.)

LES CLUBS

CONVOCATIONS

Club «Sans-Souci» et club «Lutèce»

Dimanche 20 février : piscine Ledru-Rollin rendez-vous à 9 heures du matin devant l'entrée ; sortie à Massy-Palaiseau, rendez-vous à 2 heures de l'après-midi à Denfert-Rochereau sur le quai, direction Sceaux.

DIMANCHE-ILLUSTRE
RÉTRIBUE LES PHOTOGRAPHIES
QUI LUI SONT ENVOYÉES PAR SES LECTEURS DÈS QU'ELLES ONT ÉTÉ PUBLIÉES

Il renvoie les clichés inutilisés, mais ne prend aucun engagement pour les épreuves sur papier.

Le Gérant : G. ETIENNE.

MAURICE BERNARD, imp., 18, rue d'Enghien, Paris.

GRAPHOLOGIE

L'ÉCRITURE EST L'IMAGE DE L'AME

Par le professeur SCIENTIA

APRES avoir passé en revue les écritures de personnages célèbres : artistes ou têtes couronnées, rentrons maintenant chez nous, et examinons un peu nos propres écritures, celles du commun des mortels, ou mieux dit, celles du Français moyen.

Réponse à Mlle D..., à Paris :

Fidélité : vous me demandez d'analyser une longue lettre de votre fiancé, surtout au point de vue de sa fidélité à votre égard.

Sachez que les fiancés fidèles ou infidèles n'ont pas, plus que les jaloux (voir notre article antérieur), une écriture spéciale.

Ici, également, nous devons opérer par résultantes.

Disons, d'abord, que la fidélité est la résultante de plusieurs autres qualités dont : sincérité, loyauté, équilibre des facultés, idées d'ordre, conservatrices, pas trop de sensualisme, un certain idéalisme.

Sincérité, loyauté : une écriture à lettres égales, ni tordues, ni mangées, lisible, sont des signes de sincérité et loyauté. En examinant votre graphique on peut dire que l'écriture possède ces différentes marques. Il faut surtout voir la *fréquence* et *l'intensité*, en graphologie, et ne pas se troubler lorsque par-ci et par-là, comme dans votre graphique, certains mots ou certaines lettres dévient quelque peu de l'ensemble.

Equilibre des facultés ou harmonie : inutile d'approfondir, en jetant un coup d'œil sur la lettre, on voit tout de suite qu'il y a là une belle harmonie, bonne disposition, air, lumière, marges et espaces suffisants ; écriture qui, sans être calligraphique, est élégante et ferme, d'où on peut conclure à un vrai équilibre des facultés de la personne en question.

Idées conservatrices : l'écriture affecte un peu la forme des écritures enseignées dans les écoles. Je vois donc là une personne qui a conservé non seulement les gestes, les bonnes idées et sans doute aussi la bonne morale enseignée par ses maîtres.

Pas trop de sensualisme : le bas sensualisme et la volupté sont un grand danger pour la fidélité. Un volcan éclate tôt ou tard. Les signes principaux du bas sensualisme sont : l'écriture pâteuse et molle où les pleins sont en fuseaux, gonflés. Dans votre graphique, c'est tout le contraire.

Idéalisme : l'activité cérébrale, la personnalité qui se trouve dans les régions supérieures chez l'individu, l'idéalisme, tout cela, étant les contraires du bas sensualisme sont de grandes garanties, pas totales, bien entendu, en faveur de la fidélité. L'idéalisme se reconnaît à plusieurs signes dont les principaux sont : les points sur les *i*, haut placés, écriture fine et propre, les finales ayant une tendance à monter.

Je crois que nous pouvons donc conclure à la fidélité.

Nos lecteurs ou lectrices qui désireront une consultation particulière sur une écriture déterminée voudront bien joindre à leur demande la somme de dix francs. (En cas d'envoi par mandat, inscrire obligatoirement sur le mandat le nom de Dimanche-Illustré.) *Nous leur recommandons de nous adresser de préférence une lettre ou fragment de lettre (dix lignes au moins) écrit sans application et portant autant que possible, une signature. Dans la signature, en effet, on est complètement « soi ». On aura intérêt à indiquer le sexe et l'âge du signataire. Les documents communiqués seront toujours retournés avec la réponse pour laquelle nous demandons quinze jours de délai.*

SOYONS AU COURANT...

...de quelques événements qui surviendront du 19 au 25 février

Fêtes a souhaiter. — 19 février : saints Gabin et Conrad ; 20, saint Eucher, sainte Pauline ; 21, saints Pépin et Patère ; 22, sainte Isabelle ; 23, saints Gérard et Lazare ; 24, saint Mathias ; 25, saint Césaire.

Anniversaires (de 1838 à 1938). — 19 février, 1935 : création à Paris du Haut-Comité de l'Afrique du Nord et des Etats du Levant ; 20, 1920 : mort à Washington de l'explorateur polaire Robert Peary ; 21, 1916 : début de la bataille de Verdun (jusqu'au 16 septembre) ; 22 (jusqu'au 24), Paris, Révolution de 1848 ; 25, 1875 : vote par l'Assemblée Nationale de la constitution républicaine ; 1916 : Douaumont.

Sports. — 20-27, Juan-les-Pins, semaine des sports féminins. — D'hiver : 20, épreuves diverses à Barcelonnette, Morez, Foncouverte, le col du Bariot, Notre-Dame de Bellecombe, le grand Ballon, etc. — Football : 20, Paris-Budapest.

T. S. F. — Dimnache, Paris-P. T. T., 20 h. 30 : *Je ne vous aime pas*, de M. Achard. — Mardi, Radio-Paris, 20 h. 15 : *l'Amour magicien*, de H. R. Lenormand ; Radio-Luxembourg, 21 h. 15 : *la Féerie blanche*, retransmission du théâtre Mogador. — Vendredi, Poste Parisien, 21 h. : depuis la Gaîté-Lyrique, *les Folies viennoises*, d'Oscar Strauss.

UN REPORTAGE INÉDIT

Apprenons à nous connaître

C'est la France qui possède...

LES MUSÉES LES PLUS RICHES ET LES PLUS DIVERS

LES MUSÉES sont le plus noble signe extérieur de richesses des peuples qui les possèdent, et quoique réservés aux satisfactions paisibles des amateurs d'art, ils indiquent aussi le plus souvent quelle fut la force d'expansion de ces peuples à travers les âges. Les nations qui n'ont pas rayonné sur le monde n'ont, en effet, dans leurs collections à peu près uniquement que des œuvres produites par leurs propres artistes. Comment les Anglais, par exemple, auraient-ils enrichi le trésor du British Museum de Londres, s'ils n'avaient eu des lord Elgin pour rapporter de Grèce les incomparables frises du Parthénon ? L'argent ne suffit pas. Les jeunes pays pouvant disposer de sommes énormes pour meubler leurs musées ne trouvent plus guère de merveilles à acheter. Les *Vénus* de Milo, les *Ronde de nuit* de Rembrandt, les *Moïse* de Michel Ange, et autres chefs-d'œuvre du génie humain font, depuis longtemps, partie de collections publiques inaliénables.

Dans ces conditions, il n'y a rien d'étonnant à ce que la France possède des musées d'une richesse incomparable. Elle s'est mêlée de tout temps, à la plupart des affaires de l'univers. Elle a eu des souverains et des conquérants qui ne se contentaient pas de gagner des batailles, mais qui, dans les pays où ils passaient, s'intéressaient autant à l'art qu'à la politique. C'est l'histoire des campagnes d'Italie, depuis Charles VIII, Louis XII, François Ier, jusqu'à Bonaparte qui, lorsqu'il signait des traités en vainqueur, réclamait des indemnités en tableaux et en marbres. La France a envoyé partout des navigateurs et des explorateurs qui, très souvent, avaient le goût des chefs-d'œuvre.

Ajoutons à cela que la plupart des rois qui régnèrent chez nous étaient de grands amateurs d'art, toujours disposés à appeler à eux les peintres, les sculpteurs, les architectes fameux des autres pays pour stimuler les nôtres. On sait combien nous sommes redevables sur ce point à François Ier, à tous les Valois, à Louis XIV...

Enfin, il s'est trouvé qu'au cours de tous les siècles, notre pays a produit de grandes écoles d'art, depuis l'époque dite injustement gothique, jusqu'à celle moderne des impressionnistes, en passant par la magnifique floraison du temps de Louis XIV, le délicieux dix-huitième siècle qui a valu au monde les Watteau, les Lancret, les Chardin, les Fragonard, tant d'autres encore, sans oublier le romantisme avec des maîtres comme Delacroix...

A propos du dix-huitième siècle français, il est curieux de remarquer que ce n'est peut-être pas notre pays qui est le plus riche en œuvres marquantes. Cet art si léger, si fin, a rayonné sur l'univers. On s'en est partout disputé les chefs-d'œuvre, et c'est ainsi qu'une des plus belles collections a été réunie par Frédéric le Grand, dans le château de Sans-Souci, près de Potsdam où tout est français depuis l'architecture des bâtiments jusqu'au dernier des livres de la bibliothèque. Londres possède aussi la collection Richard Wallace, qui contient quantité de toiles de premier ordre.

Bien entendu, c'est le Louvre, à Paris, qui renferme le plus beau trésor, le plus divers, le plus fastueux, comportant des toiles maîtresses de tous les grands peintres, de tous les temps, des sculpteurs, des émaux, des joyaux, des meubles, etc. Colbert, en 1681, constitua, dans la vieille demeure royale, une sorte de musée, appelé le cabinet du roi, qui émigra ensuite à Versailles, puis en 1750 au palais du Luxembourg, revint à Versailles en 1775 et s'installa définitivement au Louvre.

Sous l'Empire, le Louvre s'enrichit d'une façon considérable. Napoléon, au cours de ses conquêtes, continua d'employer la même méthode qu'il avait inaugurée avec le pape, lors de la campagne d'Italie. Il réclamait aux vaincus des toiles, des marbres, des bronzes, etc., et les meilleurs. Tout cela forma une incomparable collection que les alliés oublièrent en 1814. Ce n'est que lors de la deuxième invasion, en 1815, qu'ils reprirent leurs biens. Encore en resta-t-il...

Sous la Restauration, puis jusqu'à nos jours, on concentra au Louvre, dont les magnifiques et immenses bâtiments se prêtent admirablement à cela, tous les objets d'art de première valeur, provenant de fouilles en Grèce : Vénus de Milo, Victoire de Samothrace, etc., en Assyrie, en Egypte, notamment le fameux *Scribe accroupi ;* en Perse, etc., les dons, comme les tableaux de la somptueuse collection Lacaze, enfin — mais ce n'est pas ce qui enrichit le plus notre grand musée — les achats de l'Etat.

A l'incomparable Louvre s'adjoignent, à Paris, quantité de musées, plus qu'en aucune autre ville au monde, depuis le Luxembourg réservé aux œuvres modernes, Carnavalet et Cluny, où s'entassent les souvenirs sur Paris, les Invalides consacrés à nos gloires militaires, Guimet et Cernuschi, révélant les beautés de l'Orient et de l'Extrême-Orient. Les Gobelins, musée de la tapisserie, les Arts et Métiers, le Muséum d'histoire naturelle, jusqu'à ces hôtels particuliers où l'on conserve l'atelier de certains grands peintres.

Et encore, tous les châteaux des environs de Paris contiennent des collections de première valeur, Versailles, avec ses souvenirs de Louis XIV et ses galeries consacrées à la grandeur de notre histoire. La Malmaison, où revit l'époque napoléonienne ; Compiègne et son musée de la Voiture ; Chantilly où l'on cherche l'ombre du grand Condé parmi les trésors accumulés par le duc d'Aumale, et Fontainebleau, et Maisons-Laffitte, et Saint-Germain-en-Laye, sans compter de multiples musées de province...

La France a beaucoup à conserver d'une très grande histoire, ayant rayonné dans tous les domaines.

BRUGUIÈRE.

UNE DES SALLES DU MUSÉE DU LUXEMBOURG

LA VICTOIRE DE SAMOTHRACE, AU LOUVRE

SUITE DE LA PAGE 10

je voudrais bien savoir...

Pourquoi le feu prend dans les fabriques de caoutchouc ?

UNE des causes les plus fréquentes des incendies, dans les usines de caoutchouc, c'est l'inflammation des déchets broyés. Dans le cas du caoutchouc durci, il convient de refroidir la poudre formée. Ces poudres ne doivent être conservées en couches de plus de 15 centimètres d'épaisseur. Le caoutchouc souple ne donne pas une poudre fine et l'explosion dite « de poussière » n'a pas lieu dans ces cas. Mais, pendant le broyage, le caoutchouc absorbe de l'oxygène et comme il contient généralement des oxydes de magnésium, de plomb et de zinc, ces oxydes réagissant avec le soufre des agents de vulcanisation, se transforment en sulfates. Cette réaction s'accompagne d'un grand dégagement de chaleur qui s'ajoute à la chaleur provoquée par le frottement. Il s'ensuit que pour stocker cette poudre, il faut prendre les mêmes précautions que pour la poudre de caoutchouc durci.

◆ ◆ ◆

Donner une patine jaune au cuivre ?

DU moins, jaune verdâtre, car il ne peut naturellement être question d'un jaune franc. On étend, à la brosse, sur le cuivre, le liquide suivant, en laissant sécher naturellement : un mélange de 20 g. d'acide acétique dilué (à 30 % à peu près), de 2,5 g. d'acide oxalique (sel d'oseille), et de 5 g. de sel ammoniac.

◆ ◆ ◆

S'il est possible de reconnaître le sens d'un tissu ?

PLACEZ votre tissu à plat sur une table, posez une pièce de monnaie sur le tissu et frappez à petits coups sur la table, vous verrez la petite pièce suivre le sens du tissu.

Si les livres peuvent transmettre des maladies contagieuses ?

CHEZ les enfants, il est fréquent que les livres appartenant à des bibliothèques, ou à des établissements scolaires, ont pu propager des épidémies, surtout en ce qui concerne la scarlatine, la varicelle, la variole. L'on devrait brûler les livres ayant servi à un petit malade. C'est d'ailleurs ce qu'on fait dans certains hôpitaux. Il existe des étuves spéciales servant à désinfecter les livres, et les maintenant ouverts pendant que se dégagent des vapeurs de formol.

◆ ◆ ◆

D'où vient le nom de l' « arnica » et si cette plante n'est pas utilisée autrement qu'en compresses sur les ecchymoses et les dépôts de sang ?

LE nom d'*arnica* est une altération du grec *ptarmica* : qui fait éternuer. Les vertus sternutatoires de l'arnica lui ont valu, en effet, le surnom de « tabac des Savoyards ». Outre son indéniable efficacité comme décongestionnant externe, il possède des qualités de tonique et d'excitant, d'où son second surnom de « quinquina des pauvres ». Mais c'est un médicament dangereux dont l'ingestion est aujourd'hui proscrite. Son emploi, insuffisamment surveillé, a déterminé des accidents graves, voire des hémorragies mortelles.

◆ ◆ ◆

Comment on peut fabriquer des savons au gel de silice ?

SOUS cette question, nous avons publié dans notre numéro du 9 janvier une formule de fabrication d'un tel savon. La compagnie Sapoflor nous fait savoir que ce procédé est couvert par un brevet et que son exploitation éventuelle par des tiers entraînerait contre eux des poursuites en contrefaçon.

SUITE DE LA PAGE 4

ENTRE DEUX FEUX

— Je crois que cela suffit, caporal.

— Je vous demande pardon, mon colonel, mais il faut que je vous redise encore, pour que vous en soyez bien sûr, que ni Maloney, ni moi n'avons déserté, comme tout le monde l'a pensé ; nous n'avons ni trahi, ni espionné personne, je le jure ! Mais ce pauvre Tim était amoureux ; de plus, il craignait que sa bien-aimée n'eût des ennuis dans ce vilain pays. C'est le désir d'avoir des nouvelles d'Olga qui a été cause de notre... absence. Il n'y avait que Hueh Li Cheng, voyez-vous, qui savait ce que la jeune fille était devenue.

» Dès notre retour, bien entendu, le capitaine nous a mis aux arrêts. Je commençais à comprendre la bêtise que nous avions faite, mais tout ce qui n'était pas Olga était indifférent à Tim. Il était absolument désolé, quand il pensait qu'elle allait épouser un Chinois ! Un Chinois qui la rendrait malheureuse, tandis que lui, un Américain...

» Eh bien ! les choses ne se sont pas du tout passées comme ça. Un beau jour, nous voyons tout à coup défiler une procession de coolies qui portaient un palanquin de laque rouge. Une dame descend de ce palanquin : c'était Olga ; elle passe en courant devant les sentinelles, et...

— Caporal, je vous fais grâce de la suite. Ces messieurs la connaissent. Si le sergent Maloney a sauvé la vie de cette jeune fille, nous savons qu'elle n'a pas été ingrate envers lui.

— C'est vrai, mon colonel. Mais vous, messieurs, soyez charitables. Mettez-moi en prison si vous voulez, mais acquittez Maloney.

— Caporal, si vous jurez, ainsi que le sergent Maloney, de garder le secret le plus absolu sur tout ceci... je suis certain que le tribunal sera très indulgent.

— Merci, mon colonel.

— Vous êtes libre, caporal. Mais prenez garde qu'on n'apprenne jamais...

— Soyez sans crainte, mon colonel. Les fusiliers-marins n'aiment pas les histoires.

FRÉDÉRIC HAZLITT BRENNAN.

Traduit de l'anglais par IRÈNE ROBERT.

SUITE DE LA PAGE 5

La vie ardente de CHARLES TELLIER

L'affaire croula et le moteur à gaz pauvre, né en France d'un cerveau français ne conquit, bien longtemps plus tard, la faveur de l'industrie française qu'en rentrant chez nous sous une étiquette allemande.

Jusqu'alors absorbé, dévoré par sa passion de la recherche, Tellier, en 1888, songea tout de même à se créer un foyer.

Le repas de noce eut lieu au restaurant Lemardeley, rue de Richelieu, là où se trouve maintenant notre confrère le *Journal*. J'étais de la fête, bien entendu. Le marié et la mariée vinrent m'embrasser au dessert. Je vous garantis que, ce soir-là, le roi n'était pas mon cousin !

Après la dernière et douloureuse aventure du moteur à gaz pauvre, la fécondité créatrice de Charles Tellier ne se ralentit pas. Il semblait que chaque amertume lui fût un stimulant.

C'est la *stérilisation de l'eau* sans ébullition ou *eau cuite* — c'est un projet de *Métropolitain* aérien avec artère principale dans l'axe de la Seine — c'est la *fabrication du diamant* obtenue par l'action dissolvante de l'acide carbonique sur le carbone...

En 1912 — Charles Tellier était dans sa quatre-vingt-cinquième année — on s'avisa que ce vieillard, qui avait fait de grandes choses et qui continuait à travailler en dépit de son âge, méritait peut-être mieux que les modestes palmes académiques qui ornaient sa boutonnière. Le gouvernement le fit chevalier de la Légion d'honneur et l'Académie des sciences lui décerna un prix de 8.000 francs qui fut le bienvenu, car le savant vivait péniblement, avec les siens, dans le pauvre logement de trois pièces où il poursuivait de nouvelles recherches pour capter la chaleur de l'air atmosphérique, et en faire, selon sa belle expression, « le pain de l'industrie ».

La mort surprit Charles Tellier au moment où commençaient d'être montées les merveilleuses machines à fabriquer « la houille bleue ».

Jusqu'à la dernière minute, tandis que les médecins luttaient désespérément contre l'épuisement de ses forces physiques, le malade, l'apôtre au cerveau intact, répétait : « Le charbon, l'essence peuvent manquer maintenant. L'air, mine éternelle et infinie, va nous fournir gratuitement la force et la lumière... »

Et le cher vieil ami de mon enfance s'éteignit en 1913, dans un modeste immeuble de la rue d'Auteuil, dans ce quartier qu'il n'avait jamais quitté et dont il goûtait le calme et le charme provincial...

PIERRE THIBAUT.

NOS CONSULTATIONS VERBALES GRATUITES

Ces consultations sont réservées à nos lecteurs ou abonnés qui se présentent dans nos bureaux, 13, rue d'Enghien, Paris (10e), avec leur bande d'abonnement ou un bon de consultation découpé dans un de nos numéros.

Prévoyance, hygiène sociale et assistance. — Par consultations écrites exclusivement.

Enseignement et orientation professionnelle. — Le jeudi, de 17 à 18 heures

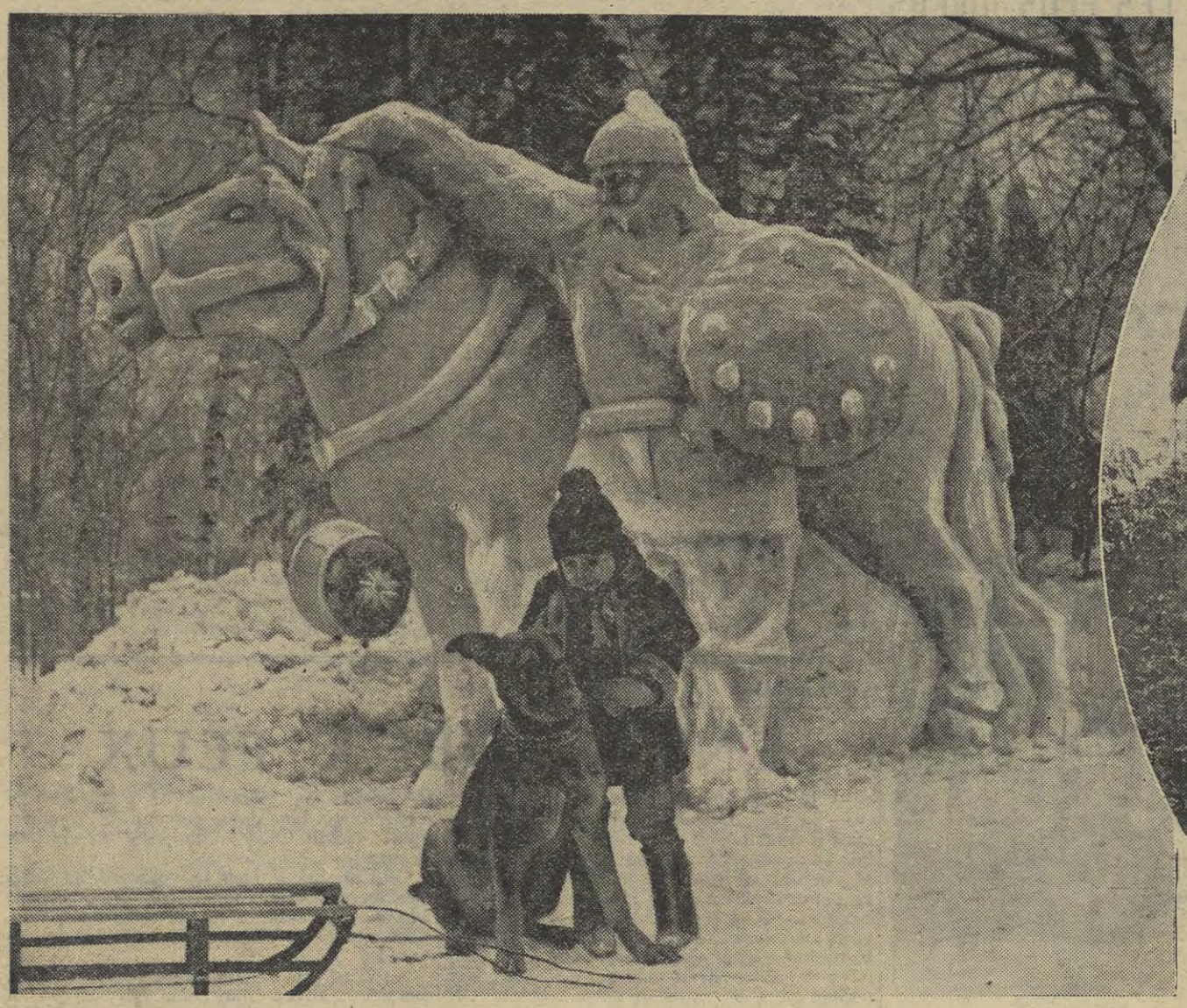
Questions juridiques. — Le jeudi, de 14 heures à 15 heures.

Questions militaires. — Par écrit.

Les consultations n'ont pas lieu les veilles de fêtes légales et jours fériés.

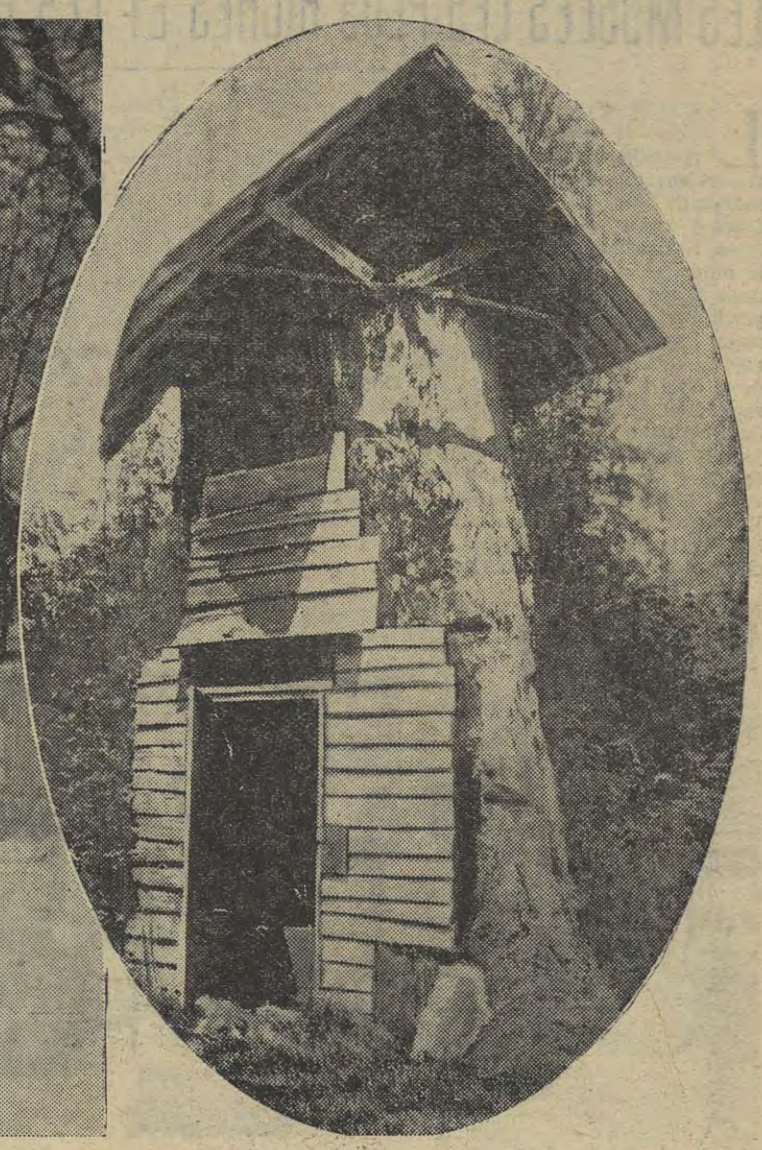
DIMANCHE ILLUSTRÉ

LE JARDIN ENCHANTE



Dans un des grands jardins publics de Moscou, on peut admirer d'énormes œuvres sculpturales... en glace et qui, si elles ne bravent point les outrages du temps, n'en sont pas moins remarquables... Les sujets sont inspirés de contes populaires russes ou représentent quelque héros des légendes épiques du pays. On voit ici un de ces curieux mais éphémères monuments...

UN PEU DE FANTAISIE...



De fantaisistes architectes ont construit de curieuses habitations sur les arbres dans l'Etat de Maryland. On voit ici un de ces « homes » à la fois étranges et charmants.

NOS AMIES LES BÊTES

Les braves chiens du mont Saint-Bernard, qui viennent de sauver leurs maîtres, rendent de très grands services aux voyageurs et aux alpinistes, et les vies humaines qu'ils ont préservées se comptent par milliers. Voici quelques-uns de ces précieux auxiliaires qui, sous la conduite d'un de leurs gardiens, s'entraînent dans la neige à quelques exercices de sauvetage.

SUPPRIMONS LA SOUFFRANCE

Les animaux sont, autant que l'homme, exposés à la souffrance. C'est de cette dernière que de nombreux vétérinaires s'efforcent de préserver les bêtes confiées à leurs soins. Et pourquoi, en effet, n'éviterait-on pas aux bêtes d'inutiles souffrances ? Voici un singe du zoo de Vincennes, à qui, après anesthésie locale, on plombe une dent...